

Libretto

MIKE DASH

L'ARCHIPEL DES HÉRÉTIQUES

La terrifiante histoire des naufragés
du *Batavia*

Traduit de l'anglais par
STÉPHANE CARN

libretto

Titre original:
Batavia's Graveyard

© 2001, Mike Dash.

© Jean-Claude Lattès, 2002, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-363-5

À Penny, ma Creesje

*Je l'ai considéré avec grand chagrin :
cette canaille, dont l'âme était souillée de
tant d'abominables crimes, et de la pire
des hérésies... Il avait beau avoir causé
tant de catastrophes et fait couler tant de
sang, il n'aurait pas demandé mieux que
de continuer...*

Interrogatoire de
Jeronimus Cornelisz
par Francisco Pelsaert

AVANT-PROPOS

Ce récit ne contient aucun élément purement imaginaire. Tout est fidèlement extrait des documents d'époque et les citations qui apparaissent dans le texte proviennent des mêmes sources. Les quelques passages où je propose mes propres conclusions concernant les actions, les opinions ou les intentions des passagers et de l'équipage du *Batavia* sont indiqués en note.

Jeronimus Cornelisz et ses compagnons vivaient en un siècle où l'usage des noms de famille restait relativement rare en République de Hollande et où l'on trouvait couramment le même nom sous plusieurs orthographes différentes, y compris dans le cours d'un même document. J'ai mis à profit cette diversité pour éliminer tout risque de confusion entre les homonymes. Je désigne par exemple Daniel Cornelisz, l'un des mutins, sous le nom de «Cornelissen» pour le distinguer de Jeronimus, et l'un des deux Allert Jansz du *Batavia* est devenu Allert Janssen.

Il est impossible d'établir une correspondance rigoureuse entre les florins de l'âge d'or des Pays-Bas et les devises actuelles, mais on peut considérer qu'un florin de l'époque équivalait à peu près, en pouvoir d'achat, à 75 dollars de 2001.

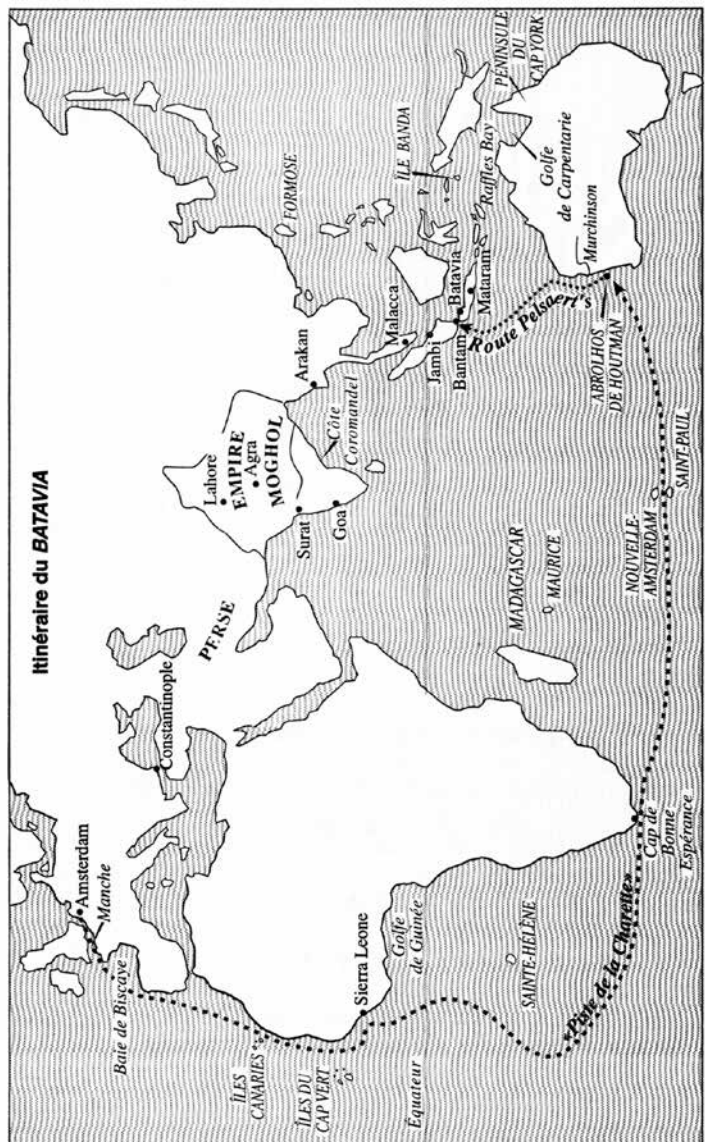
L'orthographe ancienne des noms de lieux a été conservée. On lira donc Leyden au lieu de Leiden, et Sardam au lieu de Zaandam.

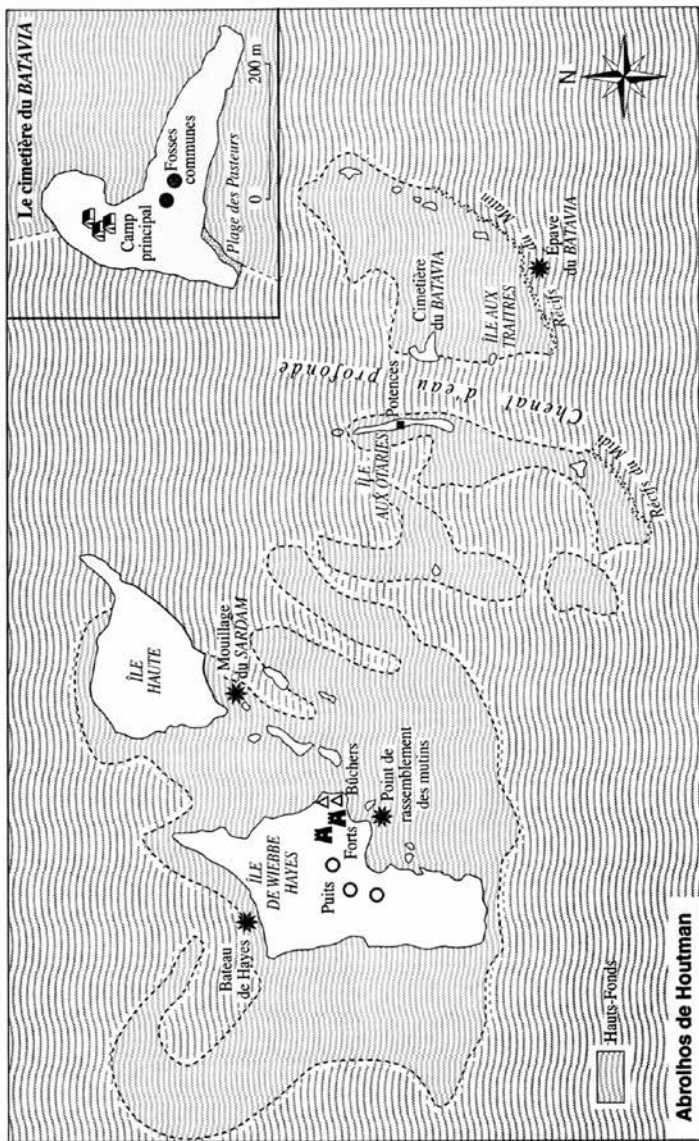
MIKE DASH
Londres, juin 2001

Les Provinces-Unies (vers 1628)



Itinéraire du BATAVIA





Abrolhos de Houtman

PROLOGUE

Récifs du Matin

*Le fardeau de tous ces désastres s'est
trouvé confondu en un seul, que l'on
m'a mis sur les épaules.*

Francisco Pelsaert

La lune de ce 3 juin 1629, qui montait dans le ciel crépusculaire, faisait pleuvoir sa lumière pâle sur les monstrueuses houles de l'océan Indien. Ses rayons blafards semblaient rebondir de crête en crête, comme s'ils s'étaient pourchassés dans l'immensité vacante de la mer, jusqu'à ce qu'ils se trouvent arrêtés par une masse – une silhouette noire, énorme, qui parut un instant sombrer entre deux vagues, pour en resurgir l'instant d'après.

Elle se souleva, portée par l'ondulation du mur liquide, jusqu'à la prochaine crête, au sommet de laquelle elle se cabra, et se profila un instant en ombre chinoise, avant de repiquer du nez, soulevant dans son sillage de hautes gerbes d'embruns.

Ce fantôme noir qui cinglait vers le nord dans la nuit de l'hiver austral était un imposant vaisseau construit dans le style européen, trapu et carré de voilure. Sa poupe, démesurément surélevée par rapport à l'avant, lui donnait une allure curieusement bancal. Le bec incurvé de sa proue plongeait si bas vers les vagues qu'il essayait à tout moment des paquets de mer écumants, tandis qu'à l'arrière, tel un gigantesque cimenterre de bois, ses ponts s'élevaient en une courbe abrupte, culminant à près de treize mètres. De plus près, on aurait pu en discerner quelques détails, dans les rayons de la lune : sa figure de proue (un lion de bois ouvragé figé en plein bond), la masse enchevêtrée de ses gréments,

l'ancre géante qui pendait à son flanc, tête en bas, solidement arrimée. Ses formes épanouies, sa largeur et son tirant d'eau étaient ceux d'un navire marchand.

Dans le clair-obscur, on aurait vainement tenté de discerner quelque signe d'activité sur le pont, ou dans les haubans de ses trois mâts. Les volets des sabords à canons étaient clos et aucune lumière n'en filtrait, pas même la lueur vacillante d'une chandelle, à travers une écoutille entrebâillée. Rien ne trahissait la présence d'âme qui vive. Seule brillait à la poupe la gigantesque lanterne, haute d'un mètre et demi, qui illuminait de ses rayons ambrés les riches boiseries – juste assez pour permettre à un œil exercé de déchiffrer la plaque de bois peint où était inscrit le nom du grand vaisseau, et celui de son port d'attache.

Le *Batavia* avait appareillé d'Amsterdam sept mois plus tôt pour son voyage inaugural, et faisait route vers la colonie hollandaise de Java. Il lui restait encore quelque trente jours de mer avant d'arriver à destination. Dans la phosphorescence de son sillage, s'étiraient vingt et un mille kilomètres de mer et, devant le lion sculpté de sa proue, l'attendaient encore vingt-neuf mille kilomètres d'océan, mal représentés par les cartographes de l'époque et quasi inexplorés. En ce début du XVII^e siècle, seuls quelques rares vaisseaux européens s'étaient risqués dans cette région du globe. Qu'est-ce qui se cachait derrière l'horizon ? Que recelaient ces immenses espaces vierges qui s'étendaient vers le sud, au-delà des mers connues qui baignaient les rivages indiens ? Rumeurs et spéculations allaient bon train, dans les rangs des cartographes anglais, espagnols et néerlandais, mais les véritables informations étaient rares, concernant la fameuse *Terra Australis Incognita*, et le peu qu'on en savait, incertain. De ces régions inexplorées, les cartes ne donnaient qu'une représentation fragmentaire, peu fiable et difficilement utilisable par les navigateurs.

Le lourd navire marchand allait donc à l'aveuglette dans la nuit, s'en remettant à la grâce de Dieu et à l'intuition de son capitaine, tandis que dans le sablier s'égrenaient les dernières minutes d'avant minuit, heure de la relève du quart.

Le *Batavia* avait quitté Amsterdam flambant neuf, mais après ces sept mois de mer, il avait déjà pris une certaine patine. Ses boiseries sculptées, peintes en vert pâle rehaussé de rouge et d'or, étaient à présent éraflées, et érodées par le sel. Sa carène, que ses charpentiers avaient naguère parfaitement polie et lustrée, disparaissait désormais sous une couche d'algues et de coquillages qui le ralentissait dans sa progression vers le nord. Quant à sa coque de chêne, elle avait été soumise à des températures si extrêmes qu'elle gémissait à présent sous la pression des vagues. Sa quille et sa membrure s'étaient d'abord rétractées dans les mers septentrionales, lorsque le bâtiment avait quitté Amsterdam, à la fin du mois d'octobre précédent, pour affronter les eaux de la mer du Nord, déjà houleuses et froides. Puis, tandis que le *Batavia* obliquait vers l'ouest au large de la Sierra Leone, en direction du Brésil, sa charpente avait eu tout le temps de se dilater à nouveau, sous le soleil équatorial des côtes d'Afrique. Il se trouvait à mi-chemin de l'Amérique du Sud lorsqu'il avait enfin mis le cap à l'est, à la faveur d'un fort courant qui l'avait porté vers le cap de Bonne-Espérance. Après quoi, les vents d'est lui avaient fait franchir les quarantièmes rugissants, et la majeure partie de l'océan Indien, où régnait à nouveau l'hiver. Les vents violents qui soufflaient sans discontinuer dans cette partie du globe l'avaient poussé à toute allure, d'abord à travers le détroit séparant les deux îles désertiques de Saint-Paul et d'Amsterdam puis, toujours vers l'est, vers les eaux inconnues où il naviguait à présent.

Au moins la température s'était-elle adoucie. Comme le bâtiment remontait vers le nord, après plus de sept longs mois de mer, les ouragans avaient donné quelques signes

d'essoufflement. Mais les sempiternels inconvénients du voyage, eux, n'avaient fait qu'empirer. Les réserves de nourriture fraîche étaient depuis longtemps épuisées. Les barils d'eau grouillaient de larves. Dans les entreponts flottaient des relents d'urine, de crasse et de vieille sueur. Et que dire de la lancinante monotonie de ces journées qui traînaient en longueur et de leurs effets dévastateurs sur le moral des passagers, comme sur l'efficacité de l'équipage...

À minuit, on relevait l'équipe de quart. Cette partie de la nuit était reconnue comme la plus dangereuse. De minuit à l'aube, les conditions de travail étaient les pires et on ne pouvait s'en remettre totalement à la vigilance de l'équipe de quart. L'usage voulait donc que le capitaine reste sur le pont pendant la nuit. Lorsque les derniers grains s'écoulèrent dans le sablier, une petite porte s'ouvrit dans l'un des ponts supérieurs, lui livrant passage.

Le capitaine d'un *retourschip* hollandais régnait en maître presque absolu sur son royaume flottant. Il dirigeait un bâtiment dont la construction avait coûté cent mille florins et dont la cargaison, destinée au commerce avec les Indes, rapporterait à ses armateurs plusieurs fois cette somme. Il était personnellement responsable de la navigation et de la sécurité de son navire, ainsi que de celle des quelque trois cents âmes qu'il transportait. Mais sur le *Batavia* comme sur tous les *indiaman* hollandais, le maître navigateur se trouvait être subordonné à l'officier chargé des opérations commerciales qui, lui, n'avait que peu d'expérience de la mer et ne comprenait pas grand-chose aux navires et à la navigation.

Cet officier était le surintendant, ou subrécargue. Comme l'indique son titre, il était chargé de veiller à la rentabilité du voyage pour le compte de ses propres maîtres, les dix-sept directeurs de la *Verenigde Oostindische Compagnie* – la Compagnie unifiée des Indes orientales – qui avait armé le bâtiment. Dans la première moitié du XVII^e siècle, non contente

d'être l'organisation la plus importante de la République des Provinces-Unies des Pays-Bas, et le principal employeur sur le sol national, la VOC était aussi le consortium le plus prospère et le plus puissant de l'univers connu. Elle avait bâti son empire et son immense fortune en faisant passer ses intérêts commerciaux et son profit avant tout le reste. Le subrécargue et son subordonné direct, l'intendant adjoint, qui la représentaient à bord, avaient donc toute autorité. Ils pouvaient ordonner au navire de prendre le large, ou le faire rester à quai dans quelque port grouillant de moustiques, jusqu'à ce que les cales soient pleines à ras bord, en dépit des fièvres, des épidémies et des carences alimentaires qui décimaient l'équipage.

Le capitaine d'un indiaman hollandais se trouvait donc dans une position des plus délicates. Il devait à la fois présenter les qualités de navigateur et de meneur d'hommes que l'on attendait de tout maître de bord, et faire preuve d'un tact, voire d'une docilité rarement réunis chez des hommes de cette trempe, déterminés et endurcis par de nombreuses années de mer. Il avait certes les pleins pouvoirs sur le fonctionnement quotidien du navire, mais les autorités commerciales pouvaient à tout moment lui imposer des ordres auxquels il devait se soumettre sans murmurer. Il lui revenait de déterminer l'itinéraire du navire, mais ne décidait pas de sa destination, et une fois à quai, il n'avait pratiquement plus aucun pouvoir.

Ariaen Jacobsz, capitaine du *Batavia*, n'en était pas à son premier voyage. Navigateur chevronné, il était originaire de Durgerdam, une bourgade de pêcheurs située à trois kilomètres au nord-est d'Amsterdam. Voilà plus de deux décennies qu'il écumait les océans sur la route des Indes, au service de la VOC. À bien des égards, Francisco Pelsaert, subrécargue du *Batavia*, était son extrême opposé. Du point de vue de la fortune et de l'instruction, certes – ce qui n'avait rien de

bien exceptionnel, à l'époque – mais aussi pour ce qui était de ses origines. Car Pelsaert n'était même pas hollandais. Il venait d'Anvers, la grande rivale d'Amsterdam, sise dans le sud du Nederland – et pis, il était issu d'une famille catholique, alors que la VOC exigeait en principe de tous ses officiers qu'ils soient protestants. Il n'avait pas les talents de leader d'un Jacobsz, et en dépit de sa grande expérience du commerce aux Indes, il était d'un caractère aussi indécis que celui du capitaine était assuré et résolu. Les deux hommes ne s'appréciaient guère.

Jacobsz¹ avait à son actif plusieurs voyages en Orient. Il devait avoir une bonne quarantaine d'années, ce qui le classait dans la tranche d'âge la plus élevée des hommes du *Batavia*. Ses compétences de marin n'étaient plus à démontrer. C'était un navigateur hors pair, et il avait déjà brillamment fait ses preuves aux commandes d'un autre important bâtiment de la VOC. La Compagnie hollandaise des Indes orientales n'avait certes pas pour habitude de confier ses navires flambant neufs à des navigateurs médiocres. Mais ses états de service indiquaient aussi qu'il était d'un tempérament colérique, emporté, et d'une extrême susceptibilité. Il lui arrivait de forcer sur la bouteille et c'était un coureur de jupon éhonté, n'hésitant pas à poursuivre de ses assiduités les passagères qui voyageaient à son bord.

Tels étaient donc les deux hommes responsables de la sécurité du *Batavia*, en ces premières heures du 4 juin 1629. Cette responsabilité n'avait rien d'écrasant pour le maître

1. Au début du XVII^e siècle, les noms de famille étaient encore relativement rares dans les Provinces-Unies. La plupart des gens s'identifiaient par le prénom de leur père. Ariaen Jacobsz, par exemple, devait être le fils d'un certain Jacob. Pour abrégier le nom patronymique complet, qui serait en ce cas «Jacobszoon», l'usage voulait que l'on remplace ces trois dernières lettres par un point, le nom se prononçant sous sa forme non abrégée.

navigateur. Pendant les deux cent onze jours que le bâtiment venait de passer en mer, les quarts s'étaient succédé sans le moindre incident qui eût mérité de faire l'objet d'un rapport. Et cette nuit-là les conditions atmosphériques étaient relativement favorables. Malgré le vent de sud-ouest qui soufflait en bourrasques, le temps était propice à la navigation. Pas le moindre signe avant-coureur d'orage ou de tempête. Le *Batavia* était en parfait état et, selon les calculs que Jacobsz avait effectués la veille, il lui restait encore un bon millier de kilomètres à parcourir avant d'arriver en vue de la première terre connue. Les hommes de quart n'avaient donc aucune raison de faire preuve d'une vigilance particulière. Comme il n'y avait pas grand-chose à faire à bord à cette heure-là, ils somnolaient ou tuaient le temps en bavardant. Le capitaine était à son poste sur le pont supérieur, à la poupe, d'où il surplombait la mer. Près de lui, la vigie surveillait l'horizon et le timonier était à la barre, juste au-dessous du poste de Jacobsz.

Peu après 3 heures du matin, alors que la vigilance de l'équipage était au plus bas, Hans Bosschietter, la vigie, fut pris d'un doute. Depuis son poste d'où il surveillait la mer, le marin avait aperçu à l'horizon une tache plus claire, droit devant le navire, et en scrutant la nuit, il pensait avoir discerné une zone d'écume, comme lorsque la houle déferle sur des brisants. Il interrogea du regard son supérieur, mais Jacobsz répondit par la négative. Cette ligne blanche qui ourlait l'horizon n'était qu'un reflet de lune dansant sur les vagues. Fort de ce diagnostic, le capitaine maintint le cap et refusa de réduire la voilure.

C'est donc à pleine vitesse que le *Batavia* se précipita sur les récifs.

Dans un fracas assourdissant, le gros indiaman vint s'emparer sur les brisants qui l'attendaient à fleur d'eau, juste sur sa trajectoire. Au moment de l'impact, une excroissance du récif, située à cinq mètres de fond, arracha la moitié du gouvernail

et, un instant plus tard, la proue heurta la masse principale du corail. Emportée par son élan, l'énorme coque du *Batavia* se souleva par l'arrière, tandis que l'avant venait s'encaster dans l'obstacle où il creusa un monstrueux sillon, profond de près d'un mètre, dans un rugissement de bois torturé et de roche pulvérisée. Tout le bâtiment hurla et vibra sous le choc, tandis que les pointes du corail lui labouraient les flancs.

Sur le pont, Jacobsz, Bosschiet et les cinquante membres de l'équipe de quart furent violemment projetés sur la gauche, contre le bastingage. Au-dessous, dans les cales sombres où s'entassaient les hommes, comme dans les riches appartements de la poupe, les autres occupants du navire – deux cent soixante-dix personnes au total – furent jetés au bas de leur hamac, de leur paille ou de leur couchette, tandis que lampes, barils, vaisselle et cordes, arrachés à leurs supports par la violence du choc, leur dégringolaient sur la tête. En l'espace d'une seconde, le navire assoupi se métamorphosa en une caverne infernale de ténèbres et de chaos.

La course du *Batavia* s'arrêta au bout d'une seconde ou deux. L'énorme sillon ouvert dans le corail par son étrave repoussa la poupe qui s'enfonça dans l'eau, imprimant à toute la coque une colossale torsion, comme un corps vivant, monstrueusement déformé après une chute. Le rugissement de l'impact initial s'évanouit dans la nuit, aussitôt remplacé par celui des paquets de mer déferlant sur le bateau et par le chœur de cris horrifiés qui montaient des entrailles du navire.

Pelsaert fut le premier sur le pont. Dans sa cabine située à quelques mètres du poste de Jacobsz et de la vigie, le subrécargue ne dormait que d'un œil. Le choc l'avait fait dégringoler de sa couchette. Il s'était affalé à terre, et s'était aussitôt remis sur pied pour se ruer hors de sa cabine, en chemise de nuit, pâle d'inquiétude.

Il trouva son navire en proie au chaos. Le *Batavia* gîtait dangereusement à bâbord et toute sa charpente vibrait sous

les coups de boutoir des vagues qui martelaient la poupe et envoyaient la coque racler contre le fond. Un brouillard glacial enveloppait le bateau. De furieuses bourrasques rabattaient des paquets d'écume sur les ponts, fouettant le visage des hommes et des femmes vêtus à la va-vite, qui commençaient à affluer, ruisselants et à demi aveuglés par les embruns.

Pelsaert se fraya un chemin jusqu'au poste de Jacobsz et y trouva le capitaine, qui hurlait ses ordres à ses matelots. En dépit de sa relative méconnaissance de la navigation, le subrécargue avait aussitôt pris la mesure du désastre.

– Qu'avez-vous donc fait?! s'époumona-t-il en direction de Jacobsz, en tâchant de couvrir le vacarme ambiant. C'est donc à votre satanée négligence que nous devons de nous retrouver avec cette corde au cou?

Et de fait, la position du *Batavia* était des plus périlleuses. D'abord parce qu'il n'était pas seulement échoué sur le récif, mais qu'il y était bloqué : le vent, qui gonflait toujours ses dix voiles principales, le clouait d'autant plus solidement à son obstacle. Les énormes madriers de la proue avaient éclaté lors de la collision et, bien qu'aucune voie d'eau majeure ne se fût encore déclarée dans la carène, on aurait juré, à en juger par les effroyables grincements de la coque, qu'elle s'apprêtait à céder d'un instant à l'autre. Et pis : ils n'avaient plus aucune idée de leur position. Selon les estimations du capitaine, le bateau aurait dû se trouver à distance prudente de tout rivage ou de tout écueil connu, et jusque-là, aucun des autres officiers du bord n'avait eu la moindre raison de mettre en doute ses calculs, ni de les vérifier. Personne n'avait donc la moindre idée des coordonnées des récifs auxquels ils s'étaient heurtés, ni de l'étendue des hauts-fonds environnants.

À présent, des nuages masquaient la lune, et un fort vent de sud-ouest fouettait la mer aux alentours, mais ils lancèrent aussitôt les opérations de sauvetage du bâtiment. Il fallait coûte que coûte réduire les tensions qui s'exerçaient sur la

coque. Les hommes d'équipage s'élançèrent dans les gréements pour affaler les mille mètres carrés de toile du vaisseau, tandis qu'en bas, dans l'entrepont des canons, le maître d'équipage et ses hommes harcelaient le reste des marins, les pressant de jeter par-dessus bord tout ce qui pouvait s'arracher du sol. Ils n'eurent guère à faire usage de leurs fouets – des garcettes enduites de goudron dont ils cinglaient le dos des récalcitrants. Tous les matelots du *Batavia* firent aussitôt diligence, sachant que, si cette mesure vitale tardait à être appliquée, ils risquaient de ne jamais plus voir poindre l'aube.

Les canonniers du *Batavia* attaquèrent à la hache les câbles qui maintenaient leurs canons au sol. Soudain libres de toute entrave, les lourdes pièces de bronze et de fer furent poussées vers les canonnières et précipitées à la mer, délestant le navire de près de trente tonnes. Une avalanche de caisses, de cordages, et d'autres pièces d'équipement prirent le même chemin. Sur ces entrefaites, une autre équipe amena sur le pont la plus légère des huit ancres du *Batavia*, qui fut amarée à une longue corde. Au matin, on la jetterait depuis la poupe dans les eaux les plus profondes et son câble serait assujéti à un cabestan, dans l'espoir de libérer le navire des récifs, en le tirant en arrière.

Le vent de l'aube se mit à fouetter les ponts avec une férocité redoublée et un véritable déluge s'abattit sur le navire. À la poupe, Pelsaert demanda que l'on jette la sonde – un plomb cylindrique enfilé au bout d'une longue ligne graduée, qui permettait de mesurer la profondeur de l'eau autour de la coque. Sans perdre une seconde, le sondeur explora les fonds d'alentour. Il n'y avait que quatre mètres de fond autour de la proue, et un maximum de six à l'arrière – soit à peine plus que le tirant d'eau moyen d'un indiaman (cinq mètres cinquante).

C'était une découverte terrifiante. Jusque-là, tous priaient pour que le *Batavia* ait eu la bonne fortune de s'échouer par

marée basse, auquel cas il aurait été possible de le remettre à flot à la faveur de la marée montante. Mais dans le cas contraire, si la marée était haute, il y avait si peu de fond autour de la coque, qu'en se retirant les eaux la laisseraient complètement immobilisée sur le récif. Il faudrait renoncer à la tirer par l'arrière à l'aide de l'ancre – ce qui, à sec, ne ferait qu'aggraver les tensions qui s'exerçaient sur la carène et risquait même de la briser.

Ayant mené à leur terme les opérations de délestage, il ne leur restait donc plus qu'à espérer que la marée monterait. Ce ne fut qu'entre 5 heures et 6 heures du matin qu'ils comprirent que le sort s'acharnait contre eux. Loin de monter sous la quille, l'eau baissait. Ils voyaient peu à peu émerger entre les vagues les contours acérés du récif environnant. Et, avant longtemps, les occupants du *Batavia* se trouvèrent cernés sur trois côtés d'une houle furieuse qui venait se briser en écumant sur les griffes du corail. Avec le lent retrait des eaux, la coque se mit à racler et à marteler le fond d'autant plus violemment. Il devenait à présent impossible de marcher, ou même de se tenir debout sur le pont. On dut abandonner les manœuvres de sauvetage. Réduits à l'impuissance, l'équipage et les passagers ne pouvaient désormais plus qu'attendre, frileusement agglutinés en petits groupes, l'oreille tendue vers les affreux hurlements de la coque martyrisée.

Les indiaman hollandais étaient des bâtiments robustes. Les madriers de leur charpente étaient deux fois plus massifs que ceux des navires de commerce ordinaires – mais ils n'étaient pas conçus pour résister à d'énormes déferlantes, échoués sur un récif de corail. Le fond de leur coque, en particulier, ne pouvait supporter le poids énorme du grand mât. Cette masse de soixante mètres de pin de Scandinavie pesait au bas mot dans les quinze tonnes, avec ses cordages, ses voiles et ses gréements. Il était planté dans les entrailles du bateau et traversait les quatre ponts successifs pour venir

reposer directement sur la quille. Maintenant que le navire était pratiquement hors d'eau, le flux de la houle soulevait sa coque six ou sept fois par minute, pour la laisser lourdement retomber contre le corail à chaque reflux. Le grand mât se trouvait donc transformé en un gigantesque bélier vertical, martelant la quille de tout son poids. Il menaçait d'éventrer le fond de la coque.

Privé de son grand mât, le *Batavia* deviendrait quasiment ingouvernable, mais s'il le gardait, il avait toutes les chances d'être défoncé et de sombrer sur-le-champ. Il fallait impérativement faire cesser les coups de boutoir qu'il imprimait à la coque. C'était le seul moyen de sauver le navire. Peu après, Jacobsz dut donc donner l'ordre d'abattre le grand mât.

Une telle mutilation avait des implications si graves, au temps de la marine à voile, que, selon l'usage, le premier coup de hache devait être porté par le capitaine lui-même. En signe de totale acceptation des conséquences de son acte, Jacobsz donna donc le premier coup, puis d'autres vinrent lui prêter main-forte, pour sectionner le mât à sa base, au niveau du pont principal. Mais, dans leur hâte, ils durent mal calculer la trajectoire de chute, car au lieu de s'écrouler par-dessus bord, en direction de l'eau, l'énorme colonne de bois, alourdie de ses vergues et de ses gréments, s'écroula sur le navire lui-même. Elle écrasa les lisses et le pont, et vint s'empêtrer dans le matériel qui s'y trouvait, causant d'énormes dommages.

Par miracle, il n'y eut aucune victime, pas même un blessé – mais tous les présents, horrifiés, prenaient désormais la mesure de leur malheur : le mât était intransportable et ils voyaient s'envoler leur dernière chance de sauver le navire. Leur seul espoir était désormais de trouver à proximité un morceau de terre ferme qui ne serait pas recouvert par les vagues, lorsque la marée remonterait.

Le subrécargue escalada la poupe et scruta l'horizon vers le nord. Maintenant que la mer s'était retirée, il découvrait

les alentours. Ils avaient heurté l'extrémité sud d'une gigantesque barrière de récifs en forme de croissant. Une ligne de brisants s'étirait sur plus de trois kilomètres vers l'est, et au nord-ouest, sur un kilomètre et demi. Mais au loin, il aperçut des îles.

Une dizaine de kilomètres les séparaient de la plus grande, ainsi que de quelques autres qui lui parurent présenter quelque intérêt. Mais à moindre distance, il voyait affleurer plusieurs bancs de corail. Il en compta trois au nord-ouest et au moins un autre, vers l'est. Ce dernier îlot était complètement cerné par d'énormes vagues, et il semblait périlleux d'y accoster, mais moins d'un kilomètre à l'ouest de leur position, la barrière de récifs s'interrompait sur près de deux kilomètres, pour laisser passer un chenal qui menait au cœur du mystérieux archipel. Avec un minimum de précaution, les chaloupes du *Batavia* parviendraient à franchir ces récifs, et l'on pourrait débarquer sur ces îlots, dans l'espoir d'y trouver asile.

La yole du *Batavia*, qui était le plus petit des deux canots du bâtiment et qui convenait parfaitement pour une telle mission, avait été mise à la mer avant le point du jour. Vers les 7 heures, Jacobsz y prit place, escorté de quelques-uns de ses meilleurs matelots, et partit explorer l'archipel. Ils revinrent deux heures plus tard, avec des nouvelles rassurantes : ils avaient visité plusieurs de ces bancs de corail et, à première vue, aucun ne serait immergé à marée haute.

Ce qui signifiait que les passagers et l'équipage du *Batavia* avaient de bonnes chances d'être sauvés, temporairement du moins. Mais Pelsaert se trouvait désormais confronté à un dilemme. Il savait que la VOC se montrait intraitable envers ceux de ses serviteurs qui, faute de chance ou de vigilance, avaient eu le malheur de perdre ses biens. Aux yeux de ses employeurs, son devoir était de s'employer avant tout à sauver la cargaison, la vie des passagers et de l'équipage ne venant

qu'en second, lorsque l'argent et les objets les plus précieux seraient en lieu sûr. Mais ce plan d'action péchait par son manque de réalisme : en admettant qu'il réussisse à garder les matelots sous contrôle, il était difficile d'imaginer que les soldats et les civils terrifiés qui se bouscuaient à bord se résigneraient à attendre dans le calme que les chaloupes aient fini de transporter sur les îles les caisses d'objets précieux et les coffres pleins d'argent. Le subrécargue opta donc pour un raisonnable compromis :

«Vu les lamentations des femmes, des enfants, des malades et des hommes de faible tempérament, nota-t-il diligemment à l'intention de ses maîtres, nous avons décidé de débarquer d'abord les personnes, tout en amenant sur le pont l'argent et les biens les plus précieux.»

C'était sagement jugé. À 10 heures, avant même que la première cargaison de rescapés ait pu prendre la mer, la coque du *Batavia*, soumise à de trop fortes tensions, céda sous les coups répétés du ressac et s'ouvrit au-dessous de la ligne de flottaison, livrant passage à des tourbillons d'eau qui envahirent la cale. La brèche était si large que les calfateurs et les charpentiers du bord durent battre en retraite devant la montée du flot. Une bonne partie des vivres sombrèrent irrémédiablement et ce ne fut qu'au prix de considérables difficultés qu'on parvint à mettre en lieu sûr quelques barils de vivres et d'eau potable.

Le spectacle des ballots et des marchandises flottant dans la cale submergée eut raison des derniers espoirs des survivants, qui se ruèrent vers le pont principal, fermement décidés à quitter le navire. Ils vinrent s'agglutiner le long du bastingage, jouant des coudes pour s'assurer les meilleures positions. À l'époque, il n'existait pas d'ordre institué, pour évacuer un navire en péril. La loi du plus fort prévalait, et les chaloupes étaient prises d'assaut par les hommes les plus robustes, qui laissaient derrière eux femmes, enfants et offi-

ciers supérieurs de la VOC. Quelques naufragés sautèrent par-dessus bord pour tenter de rejoindre le rivage à la nage. Tous disparurent dans les vagues déchainées.

Ariaen Jacobsz et ses matelots travaillèrent tout le jour sans dételer. À elles deux, les chaloupes du *Batavia* ne pouvaient transporter plus d'une soixantaine de personnes par voyage et les conditions de travail étaient des plus difficiles. Transborder des passagers massés sur un pont dangereusement incliné, vers une chaloupe ballottée par la houle, est une opération périlleuse, exigeant du temps et de la patience. Il suffisait d'un moment d'inattention ou d'une erreur d'appréciation pour que l'embarcation fût précipitée contre la coque de l'épave, et réduite en miettes. Une fois les passagers installés à bord de la chaloupe, restait encore à leur faire franchir un bon kilomètre à la rame, le long du chenal d'eau profonde, avant de les débarquer sur la terre ferme.

Les marins les emmenèrent sur le plus proche des îlots que le capitaine avait découvert le matin même. Ce minuscule banc constitué de débris de corail et long de cent soixante-quinze mètres n'offrait aucun abri contre le vent glacé. Quatre autres cargaisons de rescapés y abordèrent dans l'après-midi. Ils firent de leur mieux pour s'y installer, mais le sol de l'îlot était à la fois dur, sec et plat comme la main. On y manquait de tout : d'eau comme de vivres, bien sûr, mais aussi de la moindre étendue de sable sur laquelle on pût se reposer. Et pas un creux où trouver refuge. L'un dans l'autre, cette île n'avait pas grand-chose pour elle.

À la tombée de la nuit, les opérations de sauvetage n'en étaient qu'à la moitié. Cent quatre-vingts personnes avaient été débarquées. Mais les parents se trouvaient séparés de leurs enfants, et les maris de leurs femmes. La première des urgences était d'entasser autant de rescapés que possible dans les chaloupes. Les malheureux qui prirent pied sur l'île se trouvèrent pratiquement dépourvus de tout. Jacobsz et ses

marins avaient réussi à décharger quelque soixante-quinze litres d'eau à peine potable, une douzaine de barils de pain sec et, cédant aux instances du subrécargue, une cassette contenant les plus précieux des objets destinés aux échanges commerciaux – des pierres précieuses, des pièces d'orfèvrerie et de joaillerie qui auraient rapporté soixante mille florins aux Indes, soit un peu plus d'un million de nos dollars actuels. Mais, sur les récifs, ce fabuleux trésor ne valait pas un clou. Des couvertures et de la toile de bâche auraient été immensément plus utiles.

Au coucher du soleil, comme il revenait sur le *Batavia*, Jacobsz prit Pelsaert à part et le pressa de rejoindre les rescapés sur l'île, où était sa place.

– Cela ne nous avancera guère de sauver d'autres barils de pain et d'eau, lui fit-il remarquer, car à l'heure où je vous parle, sur l'île, c'est à qui boira et mangera le plus. J'ai essayé de l'interdire, mais peine perdue. C'est à vous d'aller y mettre bon ordre.

Douze coffres d'argent attendaient toujours sur le pont, mais Pelsaert savait qu'il n'y avait pratiquement plus d'espoir de récupérer d'autres barils d'eau ou de vivres. Il s'embarqua précipitamment dans la yole avec Jacobsz pour se rendre sur l'îlot, avec l'intention d'y instituer un système de rationnement avant de revenir chercher les coffres sur le *Batavia*. Mais à peine eurent-ils parcouru quelques encablures, qu'un violent grain éclata, forçant la petite chaloupe à chercher refuge derrière la barrière de récifs. Les bourrasques soulevaient les vagues et l'épave du navire se trouva à nouveau engloutie dans un nuage d'écume et d'embruns. À l'évidence, mieux valait renoncer à y retourner avant l'aube. La petite chaloupe ne put gagner l'îlot qu'à grand-peine. Là-bas, ils retrouvèrent les rescapés qui s'apprêtaient à y finir la nuit. Sur le banc de corail, les conditions étaient atroces. Malgré leur épuisement, les rescapés eurent du mal à trouver le

sommeil, sur cet inconfortable matelas dont les griffes leur lacéraient le dos.

Le sort de ceux qui étaient restés à bord n'était guère plus enviable. Quelque cent vingt personnes demeuraient bloquées sur l'épave. Ceux qui étaient sur le pont, exposés au vent et à la pluie glacée risquaient de mourir frigorifiés, et dans les entrailles du bâtiment, en l'absence du subrécargue et du capitaine, la situation avait rapidement dégénéré. Car lorsque la coque s'était ouverte, tous les membres de l'équipage ne s'étaient pas rués vers le pont. Certains, sans doute persuadés d'être déjà des hommes morts, avaient préféré forcer les portes des réserves de l'entrepont des canons et s'abrutir d'alcool parmi les barriques. L'un d'eux, Allert Janssen, un canonnier originaire de la cité d'Assendelft, en Hollande septentrionale, allait pénétrer dans la cabine où les officiers conservaient leurs réserves personnelles de vins fins et de spiritueux, lorsqu'il se vit barrer la route par Lucas Gerritsz, le second du maître d'hôtel. Dans des circonstances ordinaires, la seule présence du canonnier à la poupe, à proximité immédiate des quartiers des officiers, eût été en soi une offense grave, passible du fouet. Mais, à présent, les circonstances n'avaient plus grand-chose d'ordinaire. Janssen sortit un couteau dont il lacéra le dos de Gerritsz, en vociférant :

– Dehors, les chiens de garde ! Vous avez assez longtemps fait la loi, ici ! Maintenant, c'est mon tour !

L'assistant du maître d'hôtel prit la fuite, abandonnant la réserve d'alcool. Quelques-uns des camarades du canonnier s'empressèrent de venir lui prêter main-forte pour goûter les vins et les liqueurs. N'ayant pas bu une goutte d'alcool depuis plusieurs mois, ces hommes furent vite et dangereusement pris de boisson.

Sous la conduite de Lenert Van Os, un jeune cadet de la VOC, une autre bande entreprit de forcer les coffres entreposés dans l'entrepont des canons. Puis ils remontèrent vers

la poupe, pillant et saccageant tout ce qu'ils trouvèrent sur leur passage, jusqu'aux quartiers des officiers. Là, personne ne leur opposa la moindre résistance. Enhardis par l'alcool, le désespoir et la certitude d'échapper à tout châtement, ils se ruèrent dans la cabine du subrécargue. Cornelis Janssen, un jeune matelot répondant au sobriquet de « Haricot », fut parmi les premiers à y faire irruption. Il puait l'alcool à dix pas et s'était muni de tout un arsenal de poignards et de coutelas, dont il était littéralement hérissé. Une dague était plantée dans le feutre de son chapeau et plusieurs autres lames pointaient sous les plis de son haut-de-chausses. Épouvantés par cette apparition démoniaque, les derniers garçons de cabine déguerpirent sans demander leur reste, et abandonnèrent aux pillards les biens personnels du subrécargue. Ryckert Woutersz, un marin originaire de la province de Frise, força le coffre personnel de Pelsaert dont il répandit le contenu dans toute la pièce, en quête d'objets de valeur. Il finit par dénicher une collection de médaillons appartenant au subrécargue, que les pillards se partagèrent en guise de butin.

Les coffres de la VOC, abandonnés sur le pont en pleine tempête, étaient un véritable supplice de Tantale – pour ceux qui avaient la témérité de se risquer jusque-là. Un certain Jean Thirion, un vétéran originaire de la cité allemande de Heidelberg, surpassa en audace tous ses compagnons, en attaquant l'un des coffres à la hache. Une poignée de marins fidèles à la Compagnie accoururent pour l'en empêcher et l'on demanda à un charpentier de venir refermer la brèche à l'aide d'une planchette. Mais la discipline n'était désormais plus qu'un souvenir. Au matin, les loyalistes étaient en déroute et un essaim de chasseurs de trésor s'activait autour du coffre éventré. Arrachant la planche du charpentier, ils répandirent le contenu du coffre et en sortirent des milliers de florins – de quoi vivre riche pendant de nombreuses vies. Les pièces roulaient sur le pont en rebondissant, mais Thi-

rion et ses amis, fin soûls, ne se donnèrent pas la peine de les ramasser. Ils se bornèrent à jouer avec le magot, puisant à pleines mains dans le coffre, pour ensuite faire pleuvoir les pièces sur leurs têtes.

Ce fut à peu près à ce moment que Cornelisz Janssen, toujours hérissé de ses couteaux, émergea de la cabine de Pelsaert avec sa part du butin – un médaillon d’or encastré dans une agate. S’approchant du bord, il la mit au fond de son chapeau avec d’autres objets de prix et jeta le tout dans les vagues.

– Voilà ce que j’en fais, de ces ordures ! beugla Haricot, abruti d’alcool. Même s’il y en a pour des mille et des cents !

Derrière la barrière de corail où les vagues, filtrées par les récifs, se faisaient plus calmes, les opérations de sauvetage reprirent une heure avant l’aube. Le plus urgent était de transporter la majorité des rescapés vers une île plus vaste. Les matelots embarquèrent une soixantaine de personnes à bord des deux chaloupes et leur firent remonter le chenal d’eau profonde, avant de contourner l’extrémité nord d’une autre île, dont la forme rappelait vaguement celle d’un utérus et qui se trouvait à moins de deux kilomètres de l’épave. Elle mesurait environ trois cent cinquante mètres sur trois cent cinquante, mais elle s’étrécissait brusquement vers le sud-est, ne présentant qu’une largeur de cinquante mètres sur la majeure partie de sa longueur. Comme l’écueil sur lequel ils venaient de finir la nuit, elle n’offrait ni abri naturel, ni point d’eau potable, mais il y avait au moins une petite plage de sable où les chaloupes pourraient accoster, et suffisamment d’espace pour que tous les occupants du *Batavia*, passagers et équipage, puissent y tenir à l’aise. Dans l’après-midi, cent quatre-vingts hommes, femmes et enfants, avaient été transférés sur cette île, avec une partie des maigres réserves

de pain et d'eau. Pelsaert, entouré d'une quarantaine des meilleurs marins et de quelques passagers privilégiés, resta sur la plus petite des deux îles, où le capitaine avait veillé à laisser presque toute l'eau potable disponible et une bonne quantité de vivres.

À l'extérieur de la barrière de corail, les conditions de navigation restaient épouvantables. Au prix d'un risque considérable, on fit un aller-retour de plus jusqu'au *Batavia*, et un nouvel arrivage de rescapés fut mis en lieu sûr derrière la barrière de corail – après quoi le temps se gâta franchement et, en milieu d'après-midi, le capitaine dut renoncer à regagner l'épave. Restaient à bord soixante-dix hommes, pour la plupart assommés par les excès de la nuit passée – mais suffisamment dessoûlés pour comprendre que l'épave qu'ils avaient sous les pieds ne tarderait pas à céder sous la pression des vagues. Plusieurs heures durant, Pelsaert s'embarqua dans une chaloupe et partit croiser dans les parages du *Batavia*, dans l'espoir de récupérer quelques-uns de ses coffres, ainsi que de sauver d'autres vies. Il attendit vainement l'accalmie qui lui aurait permis d'accoster. À la tombée de la nuit, le subrécargue se retira derrière la barrière de récif, après avoir conseillé de loin aux survivants du *Batavia* de se construire un radeau et de gagner le rivage par leurs propres moyens.

Au soir du second jour, la situation des rescapés s'était encore aggravée. Les survivants, qui tentaient de résister au froid en s'agglutinant les uns contre les autres, étaient désormais répartis sur deux îles. L'arrivée d'un nouveau groupe de soixante personnes n'avait rien arrangé. C'était soixante bouches de plus qu'il allait falloir nourrir, alors que les réserves étaient déjà presque épuisées et qu'en dépit de toutes les tentatives de rationnement il ne restait pratiquement plus d'eau. Si on ne découvrait aucune source dans les jours qui venaient, tous les survivants du naufrage étaient promis à une mort quasi certaine.

Sur leur îlot, Pelsaert et Jacobsz soupesaient les solutions qui s'offraient à eux. À en juger par la nature de l'archipel sur lequel ils étaient venus s'échouer, le capitaine supposait qu'il s'agissait d'une chaîne d'îles pratiquement inexplorées, baptisées « Abrolhos ¹ de Houtman » par les Hollandais, en souvenir de Frederik de Houtman, un marchand qui avait failli s'y échouer quelque treize ans auparavant. Rien n'indiquait que ces îles, dont on ignorait pratiquement tout, fussent totalement dépourvues d'eau. Mais elles étaient situées à plusieurs centaines de kilomètres de la latitude estimée du *Batavia* et à un peu moins de trois mille six cents kilomètres au sud des Indes. S'ils se trouvaient bien dans les Abrolhos, une poignée de survivants pouvait espérer rejoindre Java en chaloupe.

Mais la première chose à faire était de trouver de l'eau. Pelsaert n'avait toujours pas renoncé à aller récupérer ses coffres sur l'épave, mais il craignait, et sans doute à raison, s'il temporisait davantage, d'attiser la grogne de certains contestataires qui s'empareraient des chaloupes pour lancer leur propre expédition dans les îles avoisinantes. Or, s'il perdait le contrôle de la yole du *Batavia* et de sa grande chaloupe, cette défaite aurait des effets désastreux sur le peu d'autorité qui lui restait, ainsi que sur ses propres chances de survie – et les réserves d'eau étaient autant dire épuisées. Il organisa donc une expédition qui partirait dès le 6 juin au matin et décida d'apporter un baril d'eau potable aux rescapés de la grande île, située vers le nord.

Ariaen Jacobsz et ses hommes approuvèrent son idée d'expédition, mais ils accueillirent avec un scepticisme atterré sa décision de secourir les survivants de la grande île – d'ores et déjà baptisée le « Cimetière du *Batavia* » par quelque rescapé

1. Le terme d'Abrolhos est emprunté au portugais. C'est une locution dérivée de l'avertissement « *Abri vossos olhos* » – soit : « Ouvrez l'œil ! » Un archipel comparable, situé au large du Brésil, porte le même nom.

hollandais anonyme, à cause de sa situation qui lui assurait une vue imprenable sur le bâtiment échoué. Isolées sur ces tas de corail désertique, ces cent quatre-vingts personnes étaient dépourvues de tout. Elles n'avaient pas la moindre embarcation pour s'en échapper et avaient probablement déjà consommé toutes leurs réserves. L'arrivée du subrécargue et de son baril d'eau leur serait une piètre consolation – en revanche, il y avait toutes les chances pour qu'ils tentent de s'emparer de son bateau.

Jacobsz le fit remarquer à Pelsaert, soulignant qu'il devait désormais s'attendre à ne plus être aveuglément obéi par tous les hommes. Dans ce genre de situation, quiconque disposait des moyens et des compétences nécessaires pour assurer sa propre survie le ferait sans hésiter, et, si nécessaire, aux dépens d'autrui. Il était hautement irréaliste d'attendre une autre conduite de la part des marins de la VOC. Ils ne feraient nullement exception à la règle et aucun ne se porterait volontaire pour aller secourir leurs camarades de la grande île, s'il y avait le moindre risque pour que, là-bas, les rescapés s'emparent du bateau.

– Ils vous retiendront prisonnier et vous le regretterez amèrement, conclut le capitaine. D'ailleurs, personne n'acceptera de s'y rendre avec vous.

À la grande surprise des marins, le subrécargue persista tout de même dans son projet. Jan Evertsz, le premier maître, et six de ses hommes finirent par se laisser convaincre d'emmener Pelsaert dans la yole. Mais les matelots restaient sur leurs gardes. Ils précisèrent qu'ils feraient immédiatement demi-tour, si Pelsaert mettait pied à terre et si les rescapés de l'île tentaient de le retenir contre son gré. Mais les choses n'en vinrent pas là. Comme ils approchaient du Cimetière du *Batavia*, ils aperçurent une foule compacte, rassemblée sur la plage, et Evertsz fut pris d'une soudaine appréhension. Lorsque le subrécargue s'apprêta à sauter dans l'eau

des hauts-fonds, chargé de son baril, le maître d'équipage le retint fermement dans la yole et les hommes s'éloignèrent à toutes rames, tandis que s'élevaient au loin les cris furieux de ceux qu'ils abandonnaient à leur sort.

L'incident fit vaciller la détermination de Pelsaert. Le lendemain matin, au lieu de renouveler sa tentative, il accompagna le groupe des marins qui partirent en éclaireurs dans l'archipel, dans l'espoir d'y découvrir un point d'eau. Ils parcoururent cette fois plusieurs kilomètres vers le nord, en direction des deux grandes îles que le subrécargue avait repérées depuis l'épave. Ils creusèrent en divers points, mais ne trouvèrent que quelques flaques d'eau saumâtre laissées par les dernières pluies dans les rochers du rivage. Pour Pelsaert comme pour Jacobsz, c'était leurs derniers espoirs qui s'envolaient. Il semblait désormais établi qu'il n'y avait pas d'eau potable sur aucune des îles de l'archipel. Et, à présent que les orages qui les avaient harcelés pendant la nuit du naufrage s'étaient essouffés, rien ne laissait espérer que la pluie reviendrait de sitôt.

Dès le lendemain, ils entreprirent de surélever les lisses de la grande chaloupe, en vue d'un long trajet en pleine mer. Tandis qu'ils y travaillaient, la yole du *Batavia*, que Pelsaert avait envoyée vers l'épave, apparut à l'horizon. Elle ramenait à son bord onze hommes dont un officier du nom de Gillis Fransz. La grande chaloupe était la plus sûre des deux embarcations. Elle pouvait transporter une quarantaine de personnes avec un confort relatif. Fransz et ses hommes étaient de bons marins et, lorsqu'ils demandèrent de faire partie du voyage, leur requête fut aussitôt acceptée.

Pelsaert et Jacobsz appareillèrent quatre jours après le naufrage. Ils laissaient derrière eux, sur le Cimetière du *Batavia*, près de deux cents rescapés assoiffés et soixante-dix autres, toujours bloqués sur l'épave. Un meilleur chef, plus brave et plus charismatique, eût peut-être choisi de partager le

sort de ses hommes. De fait, Pelsaert regretta par la suite de n'être pas resté dans l'archipel, pour venir en aide aux naufragés du *Batavia* :

«Ayant échoué à trouver de l'eau, il eût été plus courageux et plus honnête de rester mourir avec eux, que de leur survivre avec un tel regret au cœur», écrivit-il par la suite. Mais les marins étaient bien résolus à quitter l'archipel et le subrécargue finit par opter à son tour pour la survie. Au matin du 8 juin, il se joignit aux matelots et aux passagers privilégiés de la grande chaloupe. Ils étaient en tout quarante-huit, dont deux femmes et un nourrisson. Emmenant la yole en remorque, ils levèrent l'ancre, hissèrent la voile et partirent vers le nord.

Comme la chaloupe s'éloignait, Pelsaert jeta un dernier regard vers le croissant d'écume qui trahissait la présence des brisants, et vers la carcasse torturée sur laquelle il régnait naguère. Dans ses flancs sévissaient une poignée des pires canailles, assassins, ivrognes et têtes brûlées qui aient jamais écumé les bas-fonds d'Amsterdam – avec, à leur tête, un officier supérieur de la VOC : son propre adjoint, l'officier de plus haut grade, après lui-même.

Un certain Jeronimus Cornelisz.

L'hérétique

*Il était plus mauvais que s'il s'était
trouvé métamorphosé en tigre.*

Francisco Pelsaert

Jusque-là, l'idée de s'embarquer pour Java ne serait jamais venue à Jeronimus. Il n'était ni marin ni marchand de profession, et aucun lien particulier ne l'attachait à l'Orient. C'était en fait un homme raffiné et cultivé, évoluant avec aisance dans la meilleure société des Provinces-Unies. Chez lui, aux Pays-Bas, son statut social était plus élevé que celui de tous les autres occupants du *Batavia*, son propre supérieur hiérarchique y compris. En fait, de toute sa courte vie – il avait une trentaine d'années lorsqu'il partit pour les Indes –, il n'avait jamais eu la moindre raison de s'acoquiner avec ce que les Hollandais appelaient la *grauw*: la plèbe, la lie des gueux et du gibier de potence qui peuplaient les bas-fonds de Haarlem ou d'Amsterdam. Mais à présent, il avait au moins un point commun avec la racaille et les ivrognes qui se trouvaient comme lui bloqués sur l'épave du *Batavia*. C'était un homme désespéré.

Au xvii^e siècle, on ne s'embarquait généralement pas pour l'Orient de son plein gré. Les plantations d'épices de l'archipel indonésien étaient certes source d'une inimaginable richesse, mais ceux qui en profitaient n'étaient ni les marins ni les marchands qui partaient risquer leur vie sur la route des Indes, mais les riches armateurs et négociants d'Amsterdam, de Middelburg, de Delft, de Hoorn ou d'Enkhuizen, ces marchands cousus d'or qui attendaient paisiblement le retour

de leurs navires sur le sol national. Pour le commun de son personnel commercial et pour ses matelots, s'engager au service de la VOC présentait assurément quelques avantages et quelques occasions de bénéficier du commerce des épices, mais c'était aussi et surtout risquer une mort prématurée, en s'exposant aux naufrages, aux épidémies, aux fièvres de toute sorte, à la malnutrition et à la violence. L'espérance de vie d'un marchand aux Indes était d'à peine trois ans, et de tous ceux qui s'embarquèrent sur les bâtiments de la VOC durant toute l'existence de la Compagnie (soit plus d'un million de personnes), moins d'un tiers revit le sol natal.

Une infime fraction de ce million parvint à s'établir aux Indes et à y survivre. La plupart des décès étaient dus au climat et aux conditions de vie dans les comptoirs orientaux de la VOC. La dysenterie était le plus redoutable des fléaux, mais il fallait aussi compter avec les fièvres et les épidémies de peste. On périssait beaucoup en mer ou au combat, lors des guerres avec les populations locales, et une partie non négligeable de la population succombait entre les mains des autorités hollandaises, qui ne plaisantaient pas avec la discipline. Bref, un homme qui partait pour Java, comme Jeronimus, avait nettement plus de chances d'y trouver la mort, que d'en revenir les poches pleines.

Dans ces conditions, on comprend aisément que, durant toute l'histoire de la VOC, les hommes qui s'embarquaient sur les indiaman de la Compagnie aient été décrits comme la lie de la lie. Selon la rumeur publique, la Jan Compagnie¹ était «le refuge rêvé pour tous les chenapans, enfants gâtés

1. Le prénom Jan, équivalent hollandais de Jean, était à l'époque le prénom masculin le plus répandu. Ce sobriquet soulignait donc l'ambition qu'avait la VOC de devenir en Hollande l'entreprise de «Monsieur Tout le Monde» – c'est-à-dire une organisation assez puissante pour influencer sur la vie de chaque citoyen hollandais, pour le meilleur comme pour le pire.

et acculés à la ruine, proscrits, fraudeurs, receleurs, gérants ou locataires en fuite, indicateurs de police et canailles du même acabit». Ses matelots comme ses soldats étaient des hommes violents, emportés, des irresponsables qui auraient été incapables de tenir tout autre emploi. Quant à ses commis, c'étaient soit des hommes ruinés et criblés de dettes, soit des étudiants sans le sou, prêts à prendre tous les risques en échange de cette maigre chance de se refaire une fortune.

Cornelisz relevait de cette dernière catégorie : il n'avait plus que sa vie à risquer, à la loterie de la route des Indes. Il avait tout perdu, sa famille comme sa boutique, et il était peut-être recherché pour ses convictions suspectes – mais il avait largement contribué à faire son propre malheur.

Il était originaire de Frise, l'une des plus septentrionales et les plus isolées des Provinces-Unies. C'était une région à forte prédominance rurale, si bien protégée par une barrière naturelle de tourbières, de lacs et de marais que seuls les voyageurs les plus endurants s'y aventuraient par la route. Lorsqu'on parvenait à se frayer un chemin le long des pistes de boue à peine carrossables qui y menaient, on se retrouvait dans une région qui n'avait plus grand-chose de néerlandais.

Les Frisons se considéraient comme un peuple à part, dans la République des Provinces-Unies. Ils prétendaient que leurs origines remontaient à l'Empire romain et se flattaient d'être les héritiers des tribus qui avaient vécu le long de la frontière allemande depuis la nuit des temps. Leurs cités dataient, elles aussi, de la plus haute antiquité. La plupart des Frisons n'appréciaient guère les Hollandais. Ils les considéraient comme des intrus, dont l'histoire ne commençait qu'avec le second millénaire et qui avaient usurpé des territoires appartenant jadis au royaume semi-léendaire de la Frise ancestrale. Jusque dans les années 1620, lorsque l'essor

de la Hollande avait depuis longtemps fait de la Frise une contrée sauvage, perdue dans les brumes du Nord, contraignant ses habitants à venir travailler et faire affaire avec leurs riches cousins du Sud, la majorité de la population ne parlait toujours pas le hollandais. La langue employée dans les campagnes restait le frison, un idiome qui présentait certaines similitudes avec l'anglais, et que les visiteurs des provinces du Sud ne comprenaient qu'à peine.

C'est sans doute dans cet environnement que naquit Jeronimus Cornelisz, en l'an 1598. Il semble que sa famille ait été originaire de la région de Leeuwarden, la capitale de la province, qui comptait à l'époque onze mille âmes. Leur ville d'origine était probablement la bourgade de Bergum, située à huit kilomètres à l'est de la capitale, mais la destruction des archives locales nous empêche de nous en assurer. Ses parents devaient être des gens aisés, puisque les archives de la province qui nous sont parvenues indiquent qu'ils étaient en relation avec plusieurs importants propriétaires de la région. Mais c'est à peu près tout ce que nous savons des premières années de Jeronimus. Nous ignorons jusqu'au nom et à la profession de ses parents.

Nous avons pourtant une certitude : Cornelisz était un homme instruit. Il avait fréquenté l'école dès l'âge de six ans. Au début du XVII^e siècle, le système scolaire hollandais était de loin le plus avancé d'Europe. Toutes les villes et la plupart des villages avaient leurs écoles primaires, et les frais de scolarité étaient pris en charge par l'État. Ce qui fait que même les enfants des classes les plus pauvres bénéficiaient au minimum d'un enseignement élémentaire général. Les voyageurs étrangers de passage aux Pays-Bas avaient la surprise de découvrir qu'en Hollande, même les domestiques savaient lire couramment.

Cette efflorescence scolaire a une explication. La conversion des Pays-Bas au protestantisme était encore toute récente,

et un certain nombre de familles hollandaises persistaient à pratiquer l'ancienne religion catholique. Les écoles de l'État avaient donc pour principale mission de produire de nouvelles générations de calvinistes. Les programmes scolaires se réduisaient à l'apprentissage de la lecture et à l'étude de la Bible. Les Églises rivales ouvraient elles aussi leurs écoles, pour les mêmes raisons. Tous les écoliers apprenaient à lire les textes sacrés, mais seulement un petit nombre de privilégiés apprenaient à écrire : les parents qui souhaitaient que leurs enfants soient initiés à l'écriture devaient payer un supplément. Quant à l'arithmétique, elle passait pour trop difficile pour être enseignée dans les petites classes.

Une bonne partie des garçons, et pratiquement toutes les filles, quittaient l'école à huit ou dix ans, mais Jeronimus, étant le fils d'une famille aisée, poursuivit probablement ses études dans l'une des célèbres écoles secondaires des Provinces-Unies – les Écoles Latines. Chacune des grandes villes de la République possédait un de ces collèges. Les enfants provenant des écoles locales y étaient admis dès l'âge de dix ans, pour y recevoir un enseignement classique complet. Ils y apprenaient le grec et le latin, les bases de la calligraphie, ainsi que la philosophie naturelle et la rhétorique. Mais ces « écoles latines » étaient bien plus que des lieux de transmission du savoir. Leurs maîtres mettaient un point d'honneur à faire de leurs élèves des humanistes en herbe – des hommes capables de voir plus loin que les conventions étouffantes et stérilisantes de la religion de leur temps, pour se pénétrer des vertus et des valeurs de l'ancienne Rome. Alors que la raison d'être du système scolaire primaire était précisément d'inculquer à ses élèves un calvinisme étroit, les jeunes garçons qui poursuivaient leurs études se voyaient encouragés à s'affranchir des schémas de dévotion rigides, pour exercer leur propre sens critique. Les écoles de Frise et du Groningue brillaient par leur libéralisme et leur ouverture d'esprit.

De par ses origines frisonnes, et en tant que diplômé d'un collège du Nord, le jeune Cornelisz dut recevoir une éducation aussi éloignée que possible de l'orthodoxie calviniste. Une bonne partie des diplômés de ces collèges devenaient pasteurs, ou médecins. D'autres se tournaient vers des études juridiques, ou vers les carrières de l'administration. Ceux qui manquaient soit des aptitudes nécessaires aux études, soit de la fortune ou du statut social qu'il fallait pour être admis à l'université, entraient généralement comme apprentis chez un maître, dans l'une des professions les plus prestigieuses.

Pour une raison qui nous échappe, c'est cette dernière filière que suivit Jeronimus. Il avait choisi la profession d'apothicaire. À l'aube des temps modernes, le système médiéval des corporations restait très vivace dans toute la République des Provinces-Unies. Les futurs forgerons, épiciers, chirurgiens ou tailleurs devaient tous se trouver un maître chez lequel ils prenaient pension, pour une période allant de trois à sept ans. Le maître leur assurait le gîte et le couvert, et leur transmettait les secrets de son métier ; en retour, l'apprenti travaillait gratuitement pendant toute la durée de son apprentissage.

À la fin de la période convenue, le garçon qui était à présent devenu un jeune homme devait présenter un ou plusieurs chefs-d'œuvre, au sens le plus littéral – c'est-à-dire des échantillons de son art, constituant une preuve de sa maîtrise dans la profession. Ces chefs-d'œuvre étaient présentés aux plus éminents représentants de la corporation concernée, et si l'on jugeait que l'apprenti possédait suffisamment son art, il était à son tour admis dans la corporation. Un tel engagement était lourd de conséquences et entraînait certaines obligations. Les membres devaient, en particulier, cotiser régulièrement et généreusement, pour alimenter les caisses de la corporation. De nombreux apprentis qui avaient présenté avec succès leurs chefs-d'œuvre, mais n'avaient pas les

moyens de payer leurs cotisations, ne parvenaient jamais à accéder au rang de maître et restaient indéfiniment compagnons ou ouvriers.

Jeronimus dut être apprenti apothicaire entre 1615 et 1620. C'était une situation recherchée. À l'époque, et dans toute l'Europe, les maîtres apothicaires avaient le monopole de la préparation et de la vente des médicaments. Ils pouvaient donc compter sur une clientèle stable. Leurs remèdes, des préparations compliquées et coûteuses, leur permettaient d'amasser d'énormes fortunes. Gidéon de Laune, un émigré français qui avait ouvert son officine à la cour d'Angleterre, mourut en laissant un pactole équivalant à cent quarante-quatre mille dollars actuels – sa fortune dépassait celle de la plupart des aristocrates qu'il soignait. La prospérité des apothicaires hollandais n'était peut-être pas aussi spectaculaire, mais la profession était très florissante. D'innombrables maux requéraient leur intervention. Les principales maladies infectieuses du temps, qui furent endémiques durant tout le XVII^e siècle, étaient la peste (elle emportait de 60 à 80 % de ses victimes), la lèpre et le typhus. La dysenterie, qui tuait un malade sur quatre, la syphilis, la tuberculose et la typhoïde n'avaient rien d'exceptionnel, et ceux qui avaient la chance d'échapper à ces fléaux risquaient encore de succomber aux maladies virales qu'on appelait alors les fièvres – la malaria ou la variole. Les cas de cancer étaient rares – peu de gens vivaient assez vieux pour en développer.

Le calendrier nous permet de nous faire une idée assez précise de la fréquence et de l'étendue de ces fléaux, au XVII^e siècle. On relève par exemple, dans le paradis catholique, non moins de cent vingt-trois saints spécialement affectés aux victimes des fièvres, ce qui est de loin l'effectif le plus important voué à une catégorie de malades. Quatre-vingt-cinq autres recevaient les prières des parents confrontés aux dangers des maladies infantiles. Cinquante-trois saints couvraient

toute la gamme des pestes, et il y en avait vingt-trois qui se spécialisaient dans le traitement de la goutte. Les catholiques eurent même un saint patron des hémorroïdes : saint Fiacre, un prêtre irlandais du VII^e siècle, qui avait mené une vie d'une austérité particulièrement édifiante.

Le jeune Cornelisz dut passer au moins trois ans auprès de son maître, pour apprendre à concocter les potions, onguents, cataplasmes et autres clystères qui composaient l'arsenal de la pharmacie de l'époque. Un doute plane sur l'identité de son maître, mais il ne serait pas impossible qu'il s'agisse de Gerritt Evertsz, apothicaire et marchand de blé, qui dirigea une affaire des plus prospères à Leeuwarden, depuis le début du siècle jusqu'à sa mort, aux environs de 1645. À l'évidence, cet Evertsz était quelqu'un avec qui Jeronimus entretenait d'étroites relations, puisque le jeune apothicaire le chargea par la suite de ses affaires juridiques dans toute la Frise. Si Evertsz était bien son maître, Cornelisz avait trouvé en lui un puissant protecteur. C'était l'un des citoyens les plus influents de la capitale frisonne. Outre sa carrière de pharmacien, il était curateur des orphelins de la cité et administrateur judiciaire officiel des mises en faillite.

En général, les apprentis apothicaires ne pouvaient passer maîtres avant leurs vingt-cinq ans révolus, ce qui nous laisse penser que Jeronimus présenta son chef-d'œuvre – qui consistait probablement en un traité sur le traitement de telle ou telle maladie ou, pourquoi pas, sur la préparation d'un poison – aux alentours de 1623. Son mémoire dut être favorablement accueilli par ses examinateurs, car il fut admis en tant que pharmacien nouvellement qualifié, dans la trilogie des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, qui composaient l'univers médical de l'Europe, à l'aube de l'ère moderne.

La caste des médecins, diplômés des universités, était de loin la plus prestigieuse et la plus arrogante de ces trois

catégories. Ayant sué des années sur les théories médicales de l'époque pendant leurs études, ils se réservaient le droit exclusif de porter un diagnostic et de faire des prescriptions. C'était généralement des cuistres pompeux et méprisants qui mettaient un point d'honneur à soutirer à leurs malades des sommes exorbitantes et à se distinguer des autres praticiens en arborant de longues robes noires et des couvre-chefs d'universitaires. Ils portaient des gants pendant les consultations pour éviter tout contact avec leurs patients. Seuls les malades les plus fortunés pouvaient s'offrir leurs services, et même dans les plus grandes villes, il y avait rarement plus d'une douzaine de médecins pour cinquante mille personnes.

Dans les rares cas où une intervention physique se révélait nécessaire, ce qui était toujours le dernier recours, puisqu'il n'existait aucune méthode d'anesthésie ou d'asepsie, on faisait appel aux chirurgiens. Leur catégorie se situait au-dessous de celle des médecins et des apothicaires, dans la trilogie médicale de l'époque. Il leur revenait de réduire les fractures, de procéder aux trépanations ou aux saignées, et de soigner les maux les plus répugnants et les plus contagieux, qui étaient légion. Le traitement des maladies vénériennes, que l'on combattait à coups de solutions de mercure, était de leur ressort, ainsi que celui de la peste – car la plupart des médecins battaient en retraite devant les épidémies les plus dévastatrices.

Les médecins renvoyaient généralement leurs patients chez l'apothicaire. Selon les théories médicales en vigueur, toutes les maladies, ou presque, résultaient d'un déséquilibre des quatre humeurs, ou des six éléments dits « non-naturels » qui maintenaient l'organisme en bonne santé ou provoquaient l'état de maladie. Les apothicaires avaient pour mission d'élaborer des traitements permettant de remédier à ces déséquilibres et de remettre de l'ordre parmi ces éléments non naturels. S'ils faisaient correctement leur travail, la guérison était en principe assurée.

Ces conceptions étaient issues en droite ligne des travaux du médecin romain Galien dont les écrits médicaux passaient pour infaillibles. Sa théorie se fondait sur l'idée que tous les éléments constitutifs de l'univers pouvaient être classés selon qu'ils se trouvent au-dessus, ou en dessous de la lune. Les objets situés plus haut que la lune, tels que les étoiles ou les cieux, étaient par nature fixes et permanents, tandis que les éléments situés en deçà de la lune étaient dits *idiosyncrasiques*, c'est-à-dire pourvus d'une nature propre, et donc soumise à transformation. Cette nature particulière passait pour être la cause première de toutes les maladies. Toujours selon Galien, tout ce qui existait au-delà ou en deçà de la lune était une combinaison des quatre éléments fondamentaux de l'univers – terre, air, feu et eau – et chaque organisme présentait un équilibre particulier de deux des quatre qualités sensibles de ces éléments – le sec, le froid, le chaud et l'humide. C'était leur combinaison qui produisait les états caractéristiques des quatre humeurs : la bile, l'atrabile, le sang et le flegme, ou pituite. Le corps d'un patient sanguin était chaud et humide, alors que le cholérique était chaud et sec. Le flegmatique était froid et humide, et le mélancolique froid et sec. Le dosage de ces diverses qualités dans l'organisme se trouvait soumis à de perpétuelles variations, en fonction de l'influence des six éléments dits « non-naturels » – l'air, la boisson et les aliments, l'exercice et le repos, l'état de veille et le sommeil, les excréments et les passions de l'âme. Un excès de l'une de ces qualités entraînait inévitablement la maladie, et le travail du médecin consistait à rétablir l'équilibre naturel.

Si peu plausible que puisse paraître la théorie des humeurs pour un esprit actuel, elle semblait à l'époque résoudre bon nombre de problèmes. On considérait, par exemple, les femmes comme plus « froides » et plus « humides » que les hommes. Le froid et l'humide ayant tendance à épaissir le sang, on y voyait l'explication des menstrues. De même,

les Africains passaient pour considérablement plus « chauds » et plus « secs » que les Européens, ce qui expliquait la couleur de leur peau. Quant aux personnes âgées, elles devenaient de plus en plus « froides » et « sèches », ce qui expliquait qu'elles soient sujettes à la constipation.

La première tâche d'un médecin était de déterminer le tempérament propre de son patient. C'était aussi le principal écueil de son art, puisqu'il devenait relativement simple, une fois ce diagnostic porté, de définir les humeurs en excès et de traiter le mal en prescrivant un remède qui présentait des qualités opposées : la fièvre, mal chaud et sec que l'on considérait comme provoqué par un excès de mollesse ou de complaisance envers soi-même, se soignait par un régime alimentaire froid et humide, tel que le poisson.

Si le traitement par l'alimentation ne suffisait pas, on passait au stade suivant, la saignée, un remède si universel qu'on le disait « souverain ». La saignée était pratiquée par un chirurgien qui incisait une veine et recueillait la quantité prescrite de sang dans un récipient métallique. Cette opération passait pour évacuer l'excès d'humeur et constituait, pensait-on, le plus sûr moyen de restituer l'équilibre naturel du corps. Dans la plupart des cas, le traitement était appliqué régulièrement, jusqu'à la guérison complète du patient – ou sa mort. En cas de persistance du mal, le stade suivant consistait à purger le malade et à le faire suer abondamment. Mais dans le cas de maladies plus graves, pour lesquelles ces interventions restaient insuffisantes, on avait recours aux médicaments. Ces maladies étaient donc le domaine réservé des pharmaciens.

Sur les rayonnages d'une officine d'apothicaire s'entassaient des centaines de bocaux, de pots et de boîtes de pilules qui contenaient les innombrables ingrédients entrant dans la composition des remèdes. La plupart des médicaments étaient préparés à partir de plusieurs plantes d'espèces différentes, toujours additionnées de produits animaux, et parfois

de métaux. Les racines et les herbes étaient les principaux ingrédients de la pharmacopée de l'époque, mais les apothicaires devaient savoir utiliser des substances bien plus exotiques. La « corne de licorne » était très recherchée. On prescrivait beaucoup d'excréments – les fientes de pigeon étaient recommandées contre l'épilepsie et le crottin de cheval, contre la pleurésie. Les organes sexuels des animaux sauvages passaient pour particulièrement efficaces. Le pénis de sanglier séché, par exemple, était prescrit pour réduire les glaires.

Pour un esprit moderne, l'ingrédient le plus surprenant de la pharmacopée de l'époque était la « momie » – de la chair humaine séchée provenant, en principe, des tombes égyptiennes. C'était une panacée très prisée, que l'on disait souveraine contre à peu près tous les maux, de la migraine à la peste bubonique. Les momies les plus recherchées présentaient « une surface noire, résineuse, dure et lustrée », un goût âcre et une odeur forte. Lorsque les arrivages d'Égypte se faisaient rares, et c'était souvent le cas, on leur substituait des produits européens. Le défunt sur lequel on prélevait le produit ne devait cependant pas avoir succombé à une maladie infectieuse. Bien que la chair des voyageurs ayant péri étouffés dans les tempêtes de sable du Sahara fût théoriquement considérée comme le meilleur cru de « momie », c'étaient en pratique les gibets qui fournissaient la principale source de ce remède miracle.

À une importante exception près, il était relativement facile de se procurer les autres ingrédients indispensables. Les bouchers ou les revendeurs itinérants spécialisés fournissaient les apothicaires en produits animaux. Le pharmacien cultivait ou cueillait lui-même ses plantes et sillonnait la campagne en quête de racines rares, l'essentiel étant d'utiliser des ingrédients de première fraîcheur. Pratiquement toutes les préparations, pommades ou potions, devaient être préparées le

jour même et les instruments les plus indispensables à l'apothicaire étaient son pilon et son mortier.

Les seuls remèdes qu'aucun apothicaire ne préparait lui-même étaient les thériacques (du grec *thériaké*), électuaires qui servaient d'antidote aux venins de toutes sortes. Les thériacques (car il en existait de nombreuses catégories) permettaient de combattre aussi bien les morsures de serpent que la rage ou les effets des poisons. Néanmoins, elles étaient le plus souvent prescrites comme fortifiants pour les patients ayant subi sans succès un certain nombre de saignées, de purges et de clystères. C'étaient des remèdes particulièrement complexes et puissants. Leur préparation exigeait des compétences si étendues que seuls les apothicaires les plus experts pouvaient les élaborer. Il y entrait plus de soixante-dix ingrédients, dont la chair de vipère. Les plus réputées venaient de Venise, sous le nom d'*électuaire de Venise*. Les pharmaciens vénitiens élevaient leurs propres vipères et concoctaient chaque année leur thériaque en quantité. La préparation était ensuite exportée dans toute l'Europe par les autorités de la cité, et aucun apothicaire digne de ce nom n'aurait pu s'en passer.

Mais les produits médicaux n'étaient pas la seule source de revenus des apothicaires hollandais. Ils étaient membres de la corporation de saint Nicolas qui rassemblait les marchands d'épices et de produits alimentaires et pouvaient donc, comme eux, vendre des gâteaux aux fruits secs et des pains d'épice. Certains, parmi les moins scrupuleux, se composaient aussi des stocks de bière qu'ils revendaient sous le manteau, sans acquitter les lourdes taxes imposées par l'État sur l'alcool. Tous fabriquaient des poisons à base d'arsenic, pour juguler la prolifération des rats et de la vermine qui infestaient toutes les villes de l'époque. Cette partie de leur travail était rigoureusement contrôlée par le conseil de la ville, mais cela n'en contribuait pas moins à leur conférer une réputation quelque peu ténébreuse. Lorsque quelqu'un succombait à

un mal aussi soudain qu'inexpliqué, on évoquait à demi-mot des histoires de potions suspectes, concoctées dans de sombres arrière-boutiques. Et les apothicaires de sourire d'un air entendu, derrière leurs boccoux...

Ce fut probablement entre 1624 et 1627 que Cornelisz ouvrit son officine à Haarlem. Les raisons qui le poussèrent à s'installer en Hollande plutôt qu'en Frise nous demeurent inconnues – si ce n'est que Haarlem était une ville nettement plus influente, plus riche et plus cosmopolite que Bergum ou Leeuwarden. C'était la seconde ville des Provinces-Unies, par ordre de puissance et de prospérité, et avec sa population de quarante mille âmes, la place semblait propice au lancement d'une nouvelle affaire.

C'était une ville typiquement hollandaise, bruyante, peuleuse et animée, mais d'une scrupuleuse propreté. Elle était située à quelques kilomètres de la côte, à l'ouest d'Amsterdam, au nord de la Haarlemmermeer, cette mer intérieure sombre, perpétuellement balayée par des vents orageux. Une série de fossés et de remparts la ceinturaient et le cours de la Spaarne, qui la traversait avant d'aller se jeter dans la mer, la divisait en deux parties inégales, y amenant les navires qui l'approvisionnaient. Les maisons alignaient leurs toits de tuiles rouges et leurs murs de brique le long de ses principales artères, qui furent pavées dès le début du XVII^e siècle. Les rues étaient quotidiennement balayées et débarrassées des ordures, ainsi que du contenu des pots de chambre que les riverains jetaient par les fenêtres. Ce raffinement, inouï pour l'époque, eût été inconcevable dans tout autre pays. Bref, Haarlem était une charmante petite cité, coquette, vivante, propre et dans l'ensemble moins chaotique et moins dangereuse que ses homologues anglaises, italiennes ou françaises.

Elle s'était développée autour de ses huit rues principales

qui convergeaient vers son centre vital : le marché. C'était l'un des plus importants de tout le pays. Du matin au soir, la place grouillait d'activité. En son centre s'élevait la Grote Kerk de Saint-Bavo, qui était la plus grande église de Hollande et aussi, de l'avis de certains voyageurs, la plus belle – bien que son emplacement ne fût guère propice au recueillement : la grande halle aux poissons, un bâtiment couvert, de soixante mètres de long, jouxtait sa façade nord et dix mètres plus loin, du côté ouest de la place, s'élevait la silhouette massive d'une halle à la viande flambant neuve, qui devait résonner pendant toute la semaine des beuglements du bétail qu'on abattait.

Mais dans Haarlem, tout n'était pas si pimpant et si imposant. Il suffisait de s'écarter un peu des artères principales, pour s'enfoncer dans un labyrinthe de ruelles et d'allées au bord desquelles s'entassaient des maisons plus exigües et plus modestes. Les logements ne comportaient qu'une pièce ou deux, et abritaient des occupants moins fortunés. Tout un quartier de la ville était composé de logements à bas prix, destinés aux milliers d'ouvrières des blanchisseries qui avaient fait la célébrité de la ville. D'autres quartiers pauvres abritaient les protestants qui immigraient en masse, fuyant les horreurs de la Contre-Réforme. Mais, en dépit de ces problèmes de surpopulation, Haarlem était une ville relativement florissante. Les demeures qui bordaient ses rues principales étaient les plus huppées.

C'est sur l'une de ces huit rues que Cornelisz avait loué une maison. La Grote Houtstraat, ou « Rue du Grand Bois », partait du marché vers le sud, avant de traverser la ville, puis les fossés, en direction du parc boisé qui s'étendait le long de la Haarlemmermeer. Il avait installé son officine au rez-de-chaussée et son logement à l'étage supérieur. Il avait un domestique et un crocodile empaillé, emblématique de sa corporation, exposé au-dessus du comptoir. Il fut bien accueilli par ses voisins et adopté par toute la ville, dont

il devint rapidement un citoyen à part entière, un *poorter*, à une époque où ce genre de titre n'était jamais accordé à la légère et comportait de nombreux privilèges, y compris le droit de vote.

Bien qu'arrivé en Hollande de fraîche date, le jeune apothicaire semblait promis à un grand succès. Il était passé maître dans l'une des professions les plus prestigieuses et les plus lucratives que l'on puisse exercer dans les Provinces-Unies. Il était établi à son compte et son officine semblait idéalement placée pour attirer une clientèle fortunée, dans l'une des villes les plus prospères du pays. Dans des circonstances ordinaires, il aurait pu espérer mener l'existence opulente et feutrée des bourgeois du cru, entouré du respect de ses concitoyens, et avoir voix au chapitre dans la politique locale, voire au sein du conseil municipal. Mais, pour Cornelisz, les circonstances s'écartèrent d'emblée de la normale. L'avenir ne lui réservait que maladie, échec et mort.

Le premier coup du sort s'abattit sur lui dès l'hiver 1627. L'apothicaire s'était marié aux alentours de 1625. De sa femme, Belijtgen Jacobsdr, que les archives municipales qualifient « d'épouse légitime de Jeronimus Cornelisz », nous ne savons presque rien. Nous ignorons si elle était hollandaise ou frisonne. On peut néanmoins supposer qu'elle était plus jeune que lui de quelques années, et venait d'une honorable famille de la bonne bourgeoisie néerlandaise. Il ne serait pas impossible qu'elle ait elle-même été fille d'apothicaire, car on avait tendance à prendre femme à l'intérieur de sa corporation. Elle devait assister son époux à la boutique et, si elle correspondait à l'image typique de la Hollandaise des classes moyennes de l'époque, ce devait être une femme intelligente et avisée, instruite et relativement affranchie de la domination de son époux. Les visiteurs étrangers célébraient généralement les charmes des Hollandaises, dont la grâce rubensienne satisfaisait aux critères esthétiques contemporains. Un Hollandais s'extasiait

sur ces filles dont « les fesses auraient pu remplir un plein baril, et les seins un plein baquet ». Peut-être la nature avait-elle doté Belijngen de tous ces attraits, mais en décembre 1627, la femme de l'apothicaire était surtout gravement malade.

Le mois précédent, elle avait donné naissance à un garçon. Sa grossesse n'était pas allée sans mal et la future mère avait dû s'aliter pendant les quelques semaines qui avaient précédé l'accouchement. Dans le courant du huitième mois, elle était si mal en point qu'elle avait appelé un notaire à son chevet pour lui dicter un testament où elle faisait de Jeronimus son « légataire universel ». Elle parvint tout de même à mettre son enfant au monde, à terme, et dans des circonstances apparemment satisfaisantes. Selon le témoignage de plusieurs voisins, le bébé était magnifique, et en parfaite santé. Mais les suites de l'accouchement furent désastreuses. La sage-femme qu'elle avait fait venir d'Amsterdam, une certaine Cathalijntgen Van Wijmen, se révéla être une personne grossière, mentalement dérangée et d'une dangereuse incompetence. Pendant son séjour à Haarlem, cette Cathalijntgen dansait et chantait de façon compulsive. Elle avoua souffrir de « tourments à l'intérieur de sa tête » et ne dormait qu'avec une hache à portée de main. Après l'accouchement, elle laissa une partie du placenta dans l'utérus de la jeune mère, provoquant de fortes fièvres puerpérales.

Au XVII^e siècle, ce genre d'accident postnatal n'avait rien d'anodin et bon nombre de parturientes y succombaient. En outre, Belijngen se trouvait dans l'incapacité physique d'allaiter son enfant. Dans toutes les classes sociales hollandaises, les nouveau-nés étaient généralement nourris au sein par leur propre mère. La méthode avait fait ses preuves et était reconnue comme la meilleure pour la santé du nourrisson. On ne faisait appel à une nourrice que dans les cas où la mère ne pouvait produire assez de lait. Belijngen Jacobsdr ne devait pas avoir ce problème car, un mois ou deux avant

l'accouchement, selon la coutume de l'époque, son mari avait engagé une vieille femme¹ du nom de Maijcke Van der Broecke pour téter la future mère, de façon à stimuler la montée de lait.

Mais, terrassée par les fièvres, Belijngen ne pouvait allaiter. Jeronimus dut donc confier leur fils à une nourrice. Il arrêta son choix sur une certaine Heyltgen Jansdr, qui habitait une petite rue donnant sur la Saint-Jansstraat, dans le quartier nord de Haarlem.

Il semble que Cornelisz et sa femme aient été de piètres juges, en matière de caractères. Après la folle qui leur avait tenu lieu de sage-femme, ils réussirent à dénicher une autre catastrophe ambulante, en la personne de cette Heyltgen Jansdr. La plus sommaire des enquêtes auprès des voisins et des relations de la nourrice aurait appris à Cornelisz que c'était une femme de mœurs légères, colérique et négligente, qui trompait notoirement son mari et souffrait depuis des années d'un mal obscur. Mais, pour des raisons qui nous échappent, l'apothicaire ne prit pas la peine de se renseigner.

Cette erreur se révéla fatale. Au bout de quelques semaines de placement chez Heyltgen, le bébé tomba malade et mourut quelques mois plus tard. Le 27 février 1628, huit mois avant de s'embarquer sur le *Batavia*, Jeronimus Cornelisz enterra son fils à l'église Sainte-Anna-de-Haarlem.

L'apothicaire en fut accablé. À l'époque, la moitié des enfants qui naissaient en République de Hollande mouraient avant la puberté. La mort d'un nourrisson n'avait donc en soi rien d'exceptionnel – mais celle du fils de Jeronimus sortait de l'ordinaire. Car le bébé n'avait pas succombé à une fièvre, ni à des convulsions, ni à aucun des fléaux habituellement

1. La vieille femme, qui faisait manifestement preuve d'une grande conscience professionnelle, attesta devant notaire que le lait de la future mère était de bonne qualité et avait bon goût.

responsables de la mortalité infantile. Il avait été emporté par la syphilis.

L'agonie de l'enfant dut être un calvaire pour ses parents. Les bébés atteints de syphilis perdent leur sang par la bouche et par l'anus. Ils souffrent d'éruptions massives et ont des plaies sur tout le corps, à tel point qu'on les décrit comme « mangés aux mites », au stade terminal de la maladie. Mais, pour Jeronimus et Belijtgen, la perspective du scandale dut être tout aussi douloureuse. Leurs proches risquaient de soupçonner la mère d'avoir contaminé son bébé, ce qui jetait le doute sur la conduite de l'un ou de l'autre de ses parents. Pour un couple de la bonne société, c'était une infamie. Sans compter que leurs clients pouvaient légitimement se demander s'ils ne risquaient pas eux-mêmes d'attraper la vérole, chez leur apothicaire.

Tout porte à croire que l'officine battait déjà de l'aile, avant la mort de son fils. En 1621, la reprise de la guerre avec l'Espagne, après douze années de paix et de prospérité, avait provoqué une augmentation soudaine des dépenses militaires, et considérablement grevé les ressources de la République. Cette année-là, les Espagnols avaient ajouté à cette pression économique en mettant l'embargo sur tous leurs échanges avec les Provinces-Unies. Ils avaient soumis toute la côte à un blocus interdisant à la Hollande tout échange commercial avec la péninsule Ibérique et la Méditerranée. Les garnisons espagnoles cantonnées le long du Rhin, de la Meuse, du Waal et de l'Escaut bloquaient les bateaux qui allaient en Allemagne ou en venaient. En Hollande, ce blocus provoqua une grande dépression économique qui perdura pendant une bonne partie des années 1620. Ce fut la crise la plus grave du siècle. Pratiquement tous les secteurs d'activité furent touchés et même les affaires les plus solidement établies durent lutter pour survivre.

Celle de Cornelisz était loin d'être des plus robustes. Son officine venait juste d'ouvrir et lui-même débutait à peine,

dans sa profession. Même sans la mort suspecte de son fils, un certain nombre de ses concitoyens devaient lui préférer ses collègues plus anciennement établis et plus expérimentés. Toujours est-il que, vers le milieu de l'année 1628, Jeronimus fut confronté à de graves problèmes financiers. Ses dettes s'accumulaient, et ses créanciers commençaient à s'impatienter. L'un d'eux, un marchand local du nom de Loth Vogel, réclamait son dû avec une insistance particulière. N'ayant pas de quoi le rembourser, l'apothicaire se trouvait donc menacé de faillite – un péché mortel, dans la République hollandaise du XVII^e siècle.

Pendant l'été 1628, le marchand Vogel engagea des poursuites contre Cornelisz – lequel poursuivait sa nourrice. Il y voyait sa dernière chance de laver son honneur et, espérait-il, de sauver son affaire. Il avait entrepris de prouver que c'était Heyltgen Jansdr qui avait contaminé son fils. En juin, juillet et août, il enquêta pour étoffer sa plainte. Laissant son officine aux mains de son épouse, il sillonna les ruelles du quartier de Saint-Jansstraat, en quête de témoins à charge contre l'ex-nourrice. Il prêta une oreille attentive à tout ce qu'on lui raconta et persuada les témoins de déposer sous serment.

Il trouva non moins de neuf personnes parmi ses propres relations pour attester que sa femme n'avait jamais présenté de lésions cutanées ni d'ulcères dus à la syphilis, et six autres témoins originaires des quartiers nord, qui confirmèrent que la nourrice était gravement malade depuis au moins deux ans.

Ils attestèrent que Heyltgen était partie en ribote toute une soirée, en laissant le bébé pleurer, tout seul chez elle. L'attention de plusieurs voisins avait été attirée par la puanteur qui s'exhalait de son lit, lorsqu'elle tombait malade, et l'une de ses voisines, Elskén Adamsdr, déclara sous serment qu'elle avait refusé de changer les draps de Heyltgen, de peur d'attraper une maladie. D'autres attestèrent qu'elle trompait son mari et qu'à plusieurs reprises elle avait couché avec un certain Aert

Dircxsz, un veuf du quartier surnommé « Culotte de Velours », qui avait bien pu la contaminer. Ce faisceau de présomptions n'était certes pas une preuve définitive, mais l'ensemble des déclarations réunies par Cornelisz indiquait clairement que les parents de la petite victime étaient de bonne foi.

Heyltgen Jansdr contre-attaqua avec véhémence. Elle accusa publiquement Belijtgen d'être elle-même rongée par la syphilis, au point que tous les cheveux lui en étaient tombés et que son crâne s'était couvert d'ulcères. Elle déforma en les amplifiant les quelques éléments qu'elle avait pu rassembler et eut même l'audace de venir faire un esclandre à Grote Houtstraat. Elle provoqua un attroupement devant la pharmacie en hurlant des injures et des jurons. Elle apostropha Belijtgen, la traitant de traînée et la menaçant de lui arracher les yeux.

Ce fut cependant Loth Vogel et ses réclamations qui portèrent le coup de grâce à l'officine. Le chiffre d'affaires de Cornelisz continuait de décliner et sa situation financière ne donnait aucun signe d'amélioration. Le 25 septembre, l'apothicaire se présenta chez son avoué pour remettre à son créancier le montant total de ses biens matériels. Ce n'était pas tout à fait la faillite, mais cela ne valait guère mieux. Tables et chaises, draps, couvertures, et jusqu'au lit de mariage des époux, furent cédés pour solde de la dette. Avec eux, partirent le mortier et le pilon de l'apothicaire, ses drogues et ses potions – ainsi que son crocodile empaillé.

La boutique de Grote Houtstraat fut fermée. Jeronimus l'apothicaire avait vécu. Mais même si Vogel était à mille lieues de s'en douter, l'affaire Cornelisz ne faisait que commencer. Car Jeronimus l'hérétique, lui, était bien vivant.

Il semblerait que les parents de Cornelisz aient été membres de l'Église anabaptiste, l'une des sectes protestantes qui existaient aux Pays-Bas. La Frise, leur province d'origine, fut

longtemps le principal fief anabaptiste de la République de Hollande et dans les années 1600, alors que Cornelisz était encore enfant, un cinquième de la population de Leeuwarden y adhéraient. Les membres de l'Église anabaptiste se reconnaissaient de loin dans les rues de la capitale frisonne car, même selon les critères de l'époque, ils s'habillaient avec la plus extrême austérité. Ils allaient vêtus de noir de pied en cap, avec une prédilection pour les grands hauts-de-chausses et les vestes longues, depuis longtemps passés de mode. C'était dans l'ensemble des gens calmes, économes, consciencieux et travailleurs mais, même à Leeuwarden, leurs voisins les tenaient généralement à distance et ne toléraient qu'avec réticence leurs pratiques religieuses. Dans les autres provinces, ils étaient parfois en butte à de véritables persécutions.

La méfiance craintive qu'ils inspiraient à leurs compatriotes avait son origine au siècle précédent. Car les anabaptistes n'avaient pas toujours été des citoyens modèles. Lorsque les grands-parents de Cornelisz étaient jeunes, la secte avait mis l'Europe du Nord à feu et à sang. Ses membres avaient levé des armées et pris des villes, provoquant des dizaines de milliers de morts. Le mouvement avait fini par être écrasé dans le sang, mais le souvenir de ses excès restait vivace. Dans sa forme la plus pure et la plus radicale, l'Église anabaptiste était une secte fanatique et, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, elle attira toutes sortes d'agitateurs et d'iconoclastes.

Les idées anabaptistes s'étaient initialement répandues dans les années 1520, une période de fermentation religieuse sans précédent. Au début du XVI^e siècle, toute l'Europe de l'Ouest jusqu'à l'Atlantique, et au nord des enclaves ottomanes des Balkans, devait fidélité au pape. Un siècle plus tard, en 1600, la Réforme avait scindé le continent. Les pays du Sud et de l'Extrême-Est (France, Espagne, Pologne, duchés et cités franches d'Italie) restaient catholiques. Mais la plupart des nations du Nord, dont l'Angleterre, le Dane-

mark et la Suède, avaient rompu avec le Vatican et adopté le protestantisme.

À la différence des deux grands courants religieux protestants, l'anabaptisme ne s'était doté d'aucune organisation centralisée. Au début des années 1520, on vit donc des groupes de foi anabaptiste émerger spontanément, ici ou là, de façon plus ou moins simultanée, dans plusieurs villes suisses ou allemandes. En l'espace d'une décennie, c'est une quarantaine de sectes indépendantes qui apparurent dans le centre de l'Europe. Ces groupes avaient en commun un certain nombre de dogmes. Ils s'opposaient résolument à toute idée de prédestination, croyaient au libre arbitre et considéraient le baptême des nouveau-nés comme une mascarade. À leurs yeux, seul un adulte en pleine possession de ses moyens pouvait accepter d'entrer dans l'église du Christ. Ils refusaient donc de baptiser leurs propres enfants et rebaptisaient leurs convertis.

Pour les catholiques comme pour les calvinistes, ces idées étaient des hérésies mais, en 1520, on avait une autre bonne raison de craindre les anabaptistes : tous sans exception attendaient la seconde venue du Christ, qui devait se produire dans les quelques mois ou années à venir – et en tout cas de leur vivant. Et ils pensaient avoir été choisis pour prêter main-forte à ce Messie vengeur, lorsqu'il viendrait prendre possession de son royaume d'ici-bas, déclenchant les catastrophes sanglantes qu'annonçait le livre des Révélation. Pour les anabaptistes, ces versets n'avaient rien d'allégorique, et la description qu'ils donnaient des événements à venir devait être prise dans son sens le plus littéral. La Seconde Venue commencerait par la construction de la nouvelle Jérusalem, et s'achèverait en une apocalypse où seraient engloutis tous les ennemis de la foi nouvelle.

Durant les premières années du mouvement anabaptiste, le retour du Christ fut annoncé entre 1526 et 1538. La

localisation de la nouvelle Jérusalem prêtait à controverse : certains la situaient à Strasbourg, et d'autres à Erfurt, voire à Amsterdam. Jan Matthijs, le plus grand prophète anabaptiste en qui beaucoup voyaient l'un des deux « témoins » chargés d'annoncer la Seconde Venue, désigna Münster et, au printemps 1534, ses adeptes affluèrent dans cette ville et s'y installèrent en si grand nombre qu'ils parvinrent à prendre le contrôle du conseil local. En l'espace de quelques semaines, les anabaptistes expulsèrent tous leurs opposants de Münster et se préparèrent à soutenir un siège qui, pensaient-ils, déclencherait une chaîne d'événements menant inexorablement à la fin du monde.

Il s'ensuivit l'une des pires tragédies du XVI^e siècle. Durant seize mois, Matthijs et plusieurs milliers de ses fidèles tinrent tête aux armées de mercenaires levées contre eux par l'évêque de Münster, jusqu'à ce que les soldats de l'évêque parvinssent à entrer dans la ville par la ruse. Là, ils exécutèrent tous les anabaptistes en âge de porter les armes, ainsi que des centaines de femmes et d'enfants. Trois des principaux leaders anabaptistes furent écorchés vifs et leur chair fut arrachée avec des pinces, après quoi on les acheva en leur perçant le cœur d'une dague chauffée au rouge. Leurs dépouilles furent exposées dans de grandes cages de fer qui sont toujours suspendues aux tours de la cathédrale.

Avant le siège de Münster et la prise manquée d'Amsterdam, la plupart des cités hollandaises avaient toléré la présence des anabaptistes dans leurs murs, mais par la suite les sectes furent féroce­ment persécutées. Les anabaptistes s'étaient révélés de dangereux révolutionnaires ne craignant pas de s'opposer activement aux autorités laïques et déniaient toute allégeance aux pouvoirs terrestres, qu'ils soient féodaux ou fédéraux. À Münster, ils avaient renversé les valeurs et l'ordre établis au point de mettre toutes leurs possessions en commun, et de partager les vivres et les biens entre tous,

en fonction des besoins de chacun. Vers la fin du siège, comme les femmes se trouvaient nettement majoritaires, les chefs avaient même institué un système de polygamie. Les sectes anabaptistes attiraient donc les éléments les plus radicaux – des hommes violents et dépossédés, n’hésitant pas à user de la force pour atteindre leurs objectifs. Elles constituaient une menace pour l’État.

La chute du «royaume» de Münster, en 1535, eut des conséquences catastrophiques pour tout le mouvement. La plupart de ses leaders les plus radicaux furent exécutés ou bannis. Les survivants durent entrer dans la clandestinité, et l’on vit apparaître à leur place des groupes plus modérés, prêts à coexister avec les autres courants protestants, voire catholiques. Ces anabaptistes non violents étaient apparus dès les premiers jours du mouvement, et y avaient cohabité avec les tendances les plus révolutionnaires. À ce moment, sous la direction d’un prédicateur frison, du nom de Menno Simons, ils en prirent la tête. Les mennonites, comme on les appelait, rejetaient la polygamie comme l’usage de la force. Ils refusaient de porter les armes et ne complotaient pas contre l’État. Vers le milieu du siècle, ce courant avait fait tant d’adeptes que les termes «mennonite» et «anabaptiste» étaient désormais synonymes. Pendant les quelques décennies qui suivirent, la bienveillante transparence des mennonites apporta la preuve que le mouvement anabaptiste avait cessé d’être un danger.

Entre 1570 et 1609, les persécutions se firent plus rares et, à partir de 1610, la plupart des cités frisonnes et hollandaises recommencèrent à tolérer la présence de groupes anabaptistes dans leurs murs. Mais, même à Leeuwarden, les mennonites n’obtinrent jamais une totale liberté de culte. Comme les juifs et les catholiques, ils ne pouvaient se réunir qu’en privé et dans la plus grande discrétion, dans le cadre d’Églises plus ou moins secrètes. Il leur était interdit de faire du prosélytisme, et d’ouvrir leurs offices au public. Mais tout du moins

en Frise, et dans la plupart des professions, l'appartenance à la foi mennonite n'était plus un obstacle au succès.

Nous savons que Cornelisz a déclaré au moins une fois n'avoir jamais été baptisé. Les archives de Haarlem indiquent que sa femme était mennonite. La conjonction de ces deux éléments nous incline à penser que Cornelisz était né de parents anabaptistes et fut lui-même membre de cette Église jusqu'au début de son âge adulte – ce qui ne signifie nullement qu'il ait adhéré aux enseignements de Menno Simons. Son mariage avec une mennonite suggère que lui-même, et donc ses parents, se considéraient comme mennonites. Mais la plupart des membres de cette Église se faisaient baptiser entre dix-huit et vingt-trois ans, alors que Cornelisz atteignit la trentaine sans recevoir ce sacrement – peut-être parce qu'il avait été déçu par la secte et avait cessé d'en être membre, mais c'est peut-être aussi, tout simplement, que Cornelisz et ses parents avaient repris et appliquaient certaines idées anabaptistes. Il ne serait pas impossible que la famille de l'apothicaire fût l'une de celles qui trouvèrent refuge en Frise dans les derniers jours du mouvement radical. Il paraît plausible que le jeune Cornelisz ait entendu ses parents discuter durant toute son adolescence des théories anabaptistes les plus radicales, puisqu'il devait manifester par la suite certaines accointances avec les convictions münstérites – en particulier avec celles concernant la justification du meurtre, ou la mise en commun des biens et des femmes. Mais l'influence anabaptiste, qui a assurément contribué à sa formation dans son enfance, semble s'être estompée durant son âge adulte. Les raisons de ce revirement demeurent obscures. Peut-être pourrait-on l'expliquer par son entrée à l'École Latine qui, en lui faisant découvrir l'humanisme et les idées des philosophes antiques, l'encouragea à se forger ses propres opinions.

Lorsque Cornelisz vint s'installer à Haarlem, d'autres influences et d'autres courants de pensées avaient proba-

blement commencé à le modeler. Une fois acclimaté à cette nouvelle cité, il ne tarda pas à découvrir qu'elle offrait des possibilités bien plus vastes que Bergum ou Leeuwarden, qui croupissaient dans l'étroitesse de leurs conceptions provinciales. À Haarlem, certains membres des classes fortunées menaient leur propre quête philosophique et spirituelle, sans craindre d'être inquiétés par l'Église réformée de Hollande. Il suffisait de connaître les personnes adéquates pour être admis dans certains cercles, où l'on pouvait librement discuter d'idées nouvelles, fussent-elles délibérément hérétiques. Travaillant sur la Grote Houtstraat, Cornelisz côtoyait quotidiennement certains des citoyens les plus éminents de Haarlem. Il était donc on ne peut mieux placé pour se faire ce genre de relations. Et c'est apparemment ce qu'il fit.

L'un de ces endroits publics propices à la libre discussion était un club d'escrime d'Amsterdam, tenu par un certain Giraldo Thibault. Il en existait certes bien d'autres – mais l'avantage du club de Thibault, c'est que nous avons gardé trace de ce qui s'y passait. L'endroit était des plus représentatifs, et n'avait d'exceptionnel que l'éminence de sa clientèle.

Ce salon, situé dans un quartier en vogue, attirait surtout de jeunes célibataires fortunés, membres de la classe dirigeante de la cité. Ils fréquentaient quotidiennement l'établissement, en partie pour s'initier à l'art de l'épée, mais pour bon nombre d'entre eux, le véritable attrait du club était qu'ils pouvaient y côtoyer librement leurs pairs, dans une ambiance accueillante, hors de portée des oreilles de leurs parents, de leurs épouses ou des autorités religieuses. C'était l'endroit rêvé pour rencontrer des personnes intéressantes et se faire de nouveaux amis. Thibault connaissait tout ce qui méritait d'être connu en ville, et son club attirait aussi bien les artistes et les personnalités du monde universitaire ou scientifique,